



RÉCITS ET VISAGES
DE SURVIVANTS
DE L'HOLOCAUSTE

Volume final | Cahiers 1–15

Mémoires de survivants de l'Holocauste



RÉCITS ET VISAGES
DE SURVIVANTS
DE L'HOLOCAUSTE

Volume final | Cahiers 1–15

Volume final de la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Avec l'aimable soutien de:

DFAE, CDIP, Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,

Schule für Gestaltung, Bâle



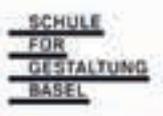
Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

**Département fédéral des
affaires étrangères DFAE**



EDK | CDIP | CDPE | CDEP |

Schweizerische Konferenz der kantonalen Erziehungsdirektoren
Confédération suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique
Confederazione Svizzera dei direttori cantonali della pubblica educazione
Confederaziun svizra dals directurs chantunals da l'educaziun publica



Editeurs responsables: Ivan Lefkovits, Daniel Gerson

Résumés des cahiers 1–15: François Wisard, Caterina Abbati

Traduction des autres textes: Service linguistique DFAE

Lectorat: Service historique DFAE

Photos: DFAE et F. Schwendimann; Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust

Mise en page: Christine Jungo, Schule für Gestaltung, Bâle

Impression: Digitaldruck buysite AG

Premier tirage 2014

© Pour les cahiers de la série: auteurs des cahiers

© Pour la série complète: Ivan Lefkovits

SOMMAIRE

Préface	5
<hr/>	
Partie I	7
Vie et activités du Centre de contact	
<hr/>	
Partie II	23
Résumés des cahiers 1–15	
<hr/>	
Partie III	73
Journée de la mémoire de l’Holocauste, Palais fédéral à Berne, 2011	
<hr/>	
Partie IV	109
Mémoires privée et publique	
<hr/>	
Partie V	123
Postface	

PRÉFACE

«It is our responsibility towards the younger generations to explain what made possible such crimes against humanity and how to prevent similar tragedies in the future. Auschwitz-Birkenau is a universal symbol. A symbol of the worst horrors mankind is capable of».

Ces mots, je les ai inscrits au début de mon année présidentielle, en janvier 2014, dans le Livre d'or du Musée d'Etat d'Auschwitz-Birkenau, un lieu de mémoire que j'ai visité en compagnie de la petite-fille d'un rescapé.

Auschwitz-Birkenau est le symbole même de l'Holocauste et un symbole de portée universelle. Du reste, quelques témoignages qu'on découvrira dans cette collection ont ce camp d'extermination pour sinistre décor. Néanmoins, l'histoire de l'Holocauste présente bien d'autres facettes : d'autres camps, des ghettos, des caches, des déportations comme des efforts de sauvetage, des souffrances mais aussi quelques moments de solidarité.

En 2008, une association de survivants domiciliés en Suisse a encouragé ses membres qui ne l'avaient pas encore fait à témoigner, à raconter par écrit leur vie avant, pendant et après l'Holocauste. Une série de cahiers de mémoires en a résulté. Des cahiers petits par leur dimension, mais grands par l'intensité des vies et des expériences qu'ils retracent. Il me tient à cœur de remercier toutes les personnes et institutions qui, de près ou de loin, ont apporté un soutien à ce projet à la fois beau et nécessaire.

En regardant et en lisant ces cahiers, l'image qui me vient à l'esprit est celle d'une mosaïque. Par leur aspect extérieur comme par les parcours de vie qu'ils relatent ils appartiennent à une même histoire collective. Néanmoins, chaque récit retrace un ou plusieurs destins uniques, irréductibles aux autres. Il est accompagné d'un nom et d'un portrait: les victimes ne sont plus anonymes et silencieuses et elles ne se réduisent pas à des statistiques. Elles retrouvent ainsi une dignité dont on avait cherché à les dépouiller.

A la lecture de ces témoignages émouvants, deux traits communs m'ont particulièrement touché. D'abord, la difficulté – mais aussi l'importance – de raconter les horreurs et les épreuves endurées. Je tiens à exprimer ici aux survivants et à leurs proches mon profond respect et ma gratitude pour ce geste si important pour les jeunes générations.

Ensuite, ces témoignages montrent comment des enfants qui avaient perdu tout ou presque en 1945 – des parents, des proches, des biens et souvent aussi une croyance en l'humanité – sont parvenus à se reconstruire, à fonder une famille et à s'épanouir, notamment par la réussite d'une belle carrière professionnelle dans notre pays. A force de persévérance, mais aussi parce que la Suisse a réussi à s'ouvrir à eux et à leur permettre de s'intégrer. A l'heure où j'achève mon année présidentielle, il me semble plus important que jamais de partager ce message.

Didier Burkhalter

Président de la Confédération.

Décembre 2014.

PARTIE I

VIE ET
ACTIVITÉS DU
CENTRE
DE CONTACT

ORIGINE DES CAHIERS DE MÉMOIRES

Le volume final se veut un écho au volume inaugural de la série des mémoires. Dans celui-ci, nous nous étions fixé comme objectif de parler, au crépuscule de notre vie, et après des décennies de silence et de mutisme, du passé et de l'Holocauste. Aujourd'hui, alors que nous contemplons le chemin parcouru, avons-nous su concrétiser nos intentions?

Les quinze témoignages ont été recueillis et soigneusement édités avant d'être présentés au public. Les auteurs ont donné d'eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient donner. Tous se sont surpassés dans cette entreprise, qu'ils soient membres du Centre de contact pour rescapés de l'Holocauste ou simples particuliers n'ayant pas souhaité obtenir le statut de membre «officiel» du centre. Les auteurs n'ont pas cherché à livrer de la grande littérature. Ils ont simplement voulu coucher leur témoignage sur le papier. Et c'est ce chacun d'entre eux a fait. A l'heure de la publication de ces mémoires, trois auteurs nous ont malheureusement quittés.

Le projet a été porté par l'ensemble du comité du Centre de contact et par quelques membres qui se sont spontanément portés volontaires. Nous savions que notre appel ne rallierait de loin pas tous les membres. Nombreux sont ceux qui craignaient que personne ne s'intéresse à notre histoire ou ne prenne la peine de nous lire. Certains étaient même d'avis qu'on avait déjà bien assez écrit sur le sujet. Mais, avec ce projet, nous ne recherchions pas forcément le consensus. Chacun a été libre de penser et d'agir comme il l'entendait. Après des décennies de silence, nous avons commencé à parler de notre passé, et avons osé franchir cet énorme pas qui consiste à rédiger de manière structurée ce qui n'était jusqu'alors que paroles échangées entre amis.

En guise d'épilogue, voici un extrait du volume inaugural:

Certains auteurs ont souhaité spécifier le but de leur démarche, en adressant leur écrit à un être cher: «A ma petite-fille», ou en le liant à un dessein particulier: «Pour que cela n'arrive plus jamais.» Il est tout à fait légitime de

vouloir obtenir un effet avec chaque pierre apportée à l'édifice. Mais pour l'édifice en lui-même, peu importe que les écrits soient lus aujourd'hui, à l'heure où nous vivons, ou pas. Notre objectif est de coucher notre témoignage sur le papier. Il serait présomptueux de penser que nous pouvons réveiller les consciences et transformer le monde par nos écrits. Et il est d'ailleurs sans importance que ces récits soient lus par dix personnes ou par des dizaines de milliers de personnes. Il est bien possible que la petite-fille en question lise le récit, et spécifier le but de la démarche sous forme d'avertissement (à l'attention de l'incurable humanité) peut s'avérer utile mais ne doit pas être déterminant pour le récit. Nos témoignages font partie intégrante de l'histoire de l'Holocauste.

En lieu et place de remerciements, je renvoie le lecteur au volume inaugural, qui mentionne de nombreuses personnes et institutions concernées. Tous ceux qui nous ont aidés au départ ont continué à nous apporter leurs conseils et leur soutien jusqu'à la fin. Sans eux, cette série de mémoires n'aurait pu voir le jour.

IVAN LEFKOVITS

Membre du comité du Centre de contact pour survivants de l'Holocauste.

Février 2014.

>

Début d'une
réunion sous la
présidence
de Gábor Hirsch.



Visite du DFAE:
l'Ambassadeur
Jacques Pitteloud
présente l'enga-
gement de
la Suisse au sein
de l'Internat-
ional Holocaust
Remembrance
Alliance (IHRA).



Andreas Sàs
raconte son
expérience
de l'Holocauste.



Audience
attentive.

>>

Christa Markovits
s'apprête à
remettre des fleurs
au conférencier.







Ivan Lefkovits
présente le
nouveau projet
de cahiers
de mémoires.

Minute de
silence en
mémoire
des membres
récemment
décédés.

Audience
attentive.





Moments de
joie et moments
plus sérieux à
l'heure des
cafés-croissants.





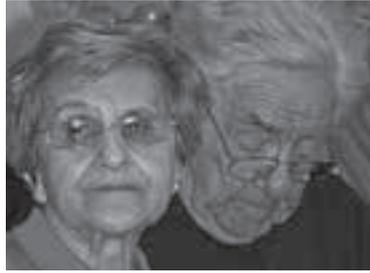
Musique
klezmer et danse
très animée.



Christa Markovits
en conversation
avec Margrith
Bigler-Eggenberger,
première juge
fédérale de
Suisse et veuve
du rescapé
de l'Holocauste
Kurt Bigler.



Participants
attentifs à la
réunion: Eva et
Jan Biro;
Lily Demant-
Hausner
(lunettes foncées)
et sa fille
Eva Korach;
Vera et Alexander
Gordon.





Vera Sigut et
Nina Pelc;
Marta Szpiro;
Ota Soyka,
Nina et
Wilhelm Pelc;
Jolana Gross.



>

Eva Alpar;
Eva Sigos;
Léon Reich,
membre
fondateur du
Centre de
contact.



>>

Questionnaire
du Centre de
contact rempli
par un membre
fondateur.



Tabelle der ...
3000 THF

Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust

Unabhängige Vereinigung jüdisch und polnisch Verfolgter des Nationalsozialismus

Vorname SARA Name Komrommer
 Adresse STRASCHGASSE 1020A 2068 Telefon 031-921327
 Geburts Datum 10-4-10 Ort BELLEFAN Land HOLLAND
 Namen während der Shoah _____
 Wohnort v. Shoah _____ Nationalität HOLLAND
 Vater HARTOG KOMROMMER Mutter MIETJE KOMROMMER-DE
 Geschwister VIKIS
 Tag, Ort & Grund der Verhaftung/Deportation KEIST HOLLAND

Versteck, Widerstand, Ghetto aufrethalt, KZ, Lager Nr (wenn bekannt mit Datum) 2616 2
WESTERBEEK
FLUCHT RUSCHWITZ BIRKENAU

Befreit in
 DP-Lager S

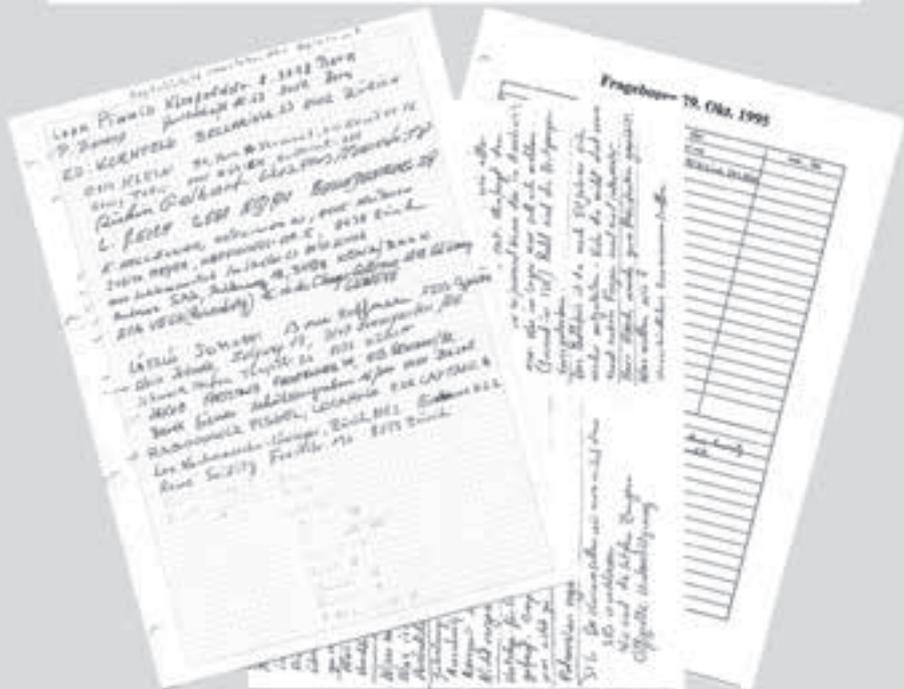


Minuten E

Erstes Treffen am 29. Oktober 1995.

Präsenzliste; Protokoll; Fragebogen

Anwesende: Leon Frawik, Paul Diamond, Eduard Korrold, Otto Klein, Georg Tokaji, Rubin Gelbart, Leon Reich, Egon Holländer, Judith Meyer, Aron Schlomowitsch, Andreas Sais, Eva Vigh, László Szenegyí, Jehuda Stern, Stefan Schwartz, Jakob Fernandez, Marek Eisner, Fiodor Babrowski, Lea Nachmann, Reine Schiffin.



Documentation de la réunion inaugurale.



Information sur le
site d'Auschwitz.



Médaille commémorative
du 27 janvier 2011.

PARTIE II

RÉSUMÉS DES
CAHIERS 1-15

RÉSUMÉS DES CAHIERS 1-15*

NINA WEILOVÁ 71978

SOUVENIRS

Nina Weilová est née en 1932 en Bohême méridionale, dans la petite ville de Švihov (aujourd'hui en République tchèque). Son père Karl, qui possédait une petite fabrique de linge à Prague, mourut accidentellement en 1936. Deux ans plus tard, Nina, qui était enfant unique, et sa mère quittèrent définitivement Švihov pour Prague. Elle se lia d'amitié avec Jindra



Klement, le fils d'une famille juive qui habitait le même immeuble.

Nina Weilová se souvient d'avoir vu sa mère pleurer pour la première fois le 15 mars 1939, en regardant les troupes allemandes arriver à Prague. Elle raconte ensuite comment elle a vécu les étapes de la mise à l'écart et de la persécution: les interdictions, la fermeture des écoles juives et le port de l'étoile jaune; dès octobre 1941, les départs successifs pour Theresienstadt de sa grand-mère, de deux oncles et une tante, ainsi que de la famille Klement. En septembre 1942 vint le tour de Nina Weilová et de sa mère. Elle se souvient de la colère qu'elle éprouva à l'arrivée, quand un SS lui arracha sa poupée des mains et la cassa en riant pour voir si elle ne cachait rien de compromettant.

Elle a passé un peu plus d'un an à Theresienstadt. A son arrivée, tous les membres de sa famille avaient déjà été envoyés dans les camps nazis d'extermination en Pologne, à l'exception de l'oncle Franz, qui allait toutefois mourir sur place peu après. Elle faillit être emportée par la première épidémie de typhus qui frappa le camp-ghetto en 1943. Sa mère s'annon-

* Certains résumés dans ce volume final peuvent être légèrement différents de leur version publiée dans les cahiers.

ça comme infirmière et put la soigner; elle lui fit même don de son sang, ce qui la sauva. Des spectacles, comme l'opéra Brundibár, ne suffirent pas à cacher le malheur des départs incessants de convois en direction de la Pologne.

Comme elle l'avait fait pour le transport à Theresienstadt, Nina Weilová retrace dans le détail son transport, avec sa mère, pour Auschwitz-Birkenau, le 15 décembre 1943. Elles firent le trajet aux côtés du cadavre d'une vieille femme. A l'arrivée, des prisonniers leur soufflèrent: «Surtout ne vous annoncez pas malades, sinon on vous enverra dans les chambres à gaz». On lui prit définitivement sa poupée. Le numéro 71978 lui fut tatoué sur l'avant-bras gauche, le numéro suivant sur l'avant-bras de sa mère. Nina Weilová assista au lent dépérissement de sa mère malade. Le 12 mars 1944, elle la trouva morte et, alors qu'elle cherchait de l'aide, un Allemand la gifla. Pendant quinze jours ensuite, elle vint parler au cadavre de sa mère, déposé dans la neige.

Nina Weilová dut participer à une deuxième grande sélection – après celle de l'arrivée au camp – dirigée par le Dr Mengele. Tout le monde savait que s'il montrait la gauche, cela signifiait la chambre à gaz. Nina arriva devant lui. Il montra la gauche. Sans bien savoir comment aujourd'hui encore, elle s'avança un peu et lui expliqua en allemand qu'elle était assez forte pour travailler. Mengele montra alors la droite.

Plus tard, elle fut envoyée au camp du Stutthof et affectée à un commando de travail. En janvier 1945 débuta, pour elle aussi, une marche de la mort, qui l'amena à Korunovo en Pologne. C'est là qu'elle fut libérée par les troupes soviétiques le 24 janvier 1945. Nina avait 12 ans, elle ne pesait plus que 25 kilos. Nina Weilová se rendit à Lodz avec quatre autres femmes tchèques qui avaient partagé son parcours, de Theresienstadt au Stutthof en passant par Auschwitz et qui avaient véritablement lié connaissance lors de la marche de la mort. Après la fin de la guerre, elles rentrèrent à Prague. Nina Weilová revint à l'appartement de sa mère. Mais celui-ci était occupé par des anciens locataires de l'immeuble, qui la reconnurent mais ne la laissèrent pas entrer.

Dans toute sa parenté n'avaient survécu qu'un oncle et son cousin Pavel Kraus, emmené au ghetto de Varsovie, puis hébergé clandestinement par une famille polonaise. L'oncle la plaça dans un orphelinat catholique à Klánovice près de Prague. Il mourut en 1977, mais ils ne parlèrent jamais de ce qu'ils avaient tous deux vécu durant la Shoah.

Nina Weilová relate aussi ses années d'après-guerre jusqu'à son mariage en 1962. A 15 ans, elle dut quitter l'orphelinat pour un internat catholique, où elle acheva sa scolarité. Après une formation commerciale, elle trouva un premier emploi dans un bureau, puis dans une polyclinique. Suivant des cours du soir, elle devint infirmière. Elle logea dans un foyer pour jeunes filles juives jusqu'à sa fermeture par le nouveau régime communiste; elle y noua toutefois des amitiés indéfectibles. Après la répression du Printemps de Prague, elle et son mari trouvèrent asile en Suisse.

CAHIER 1 / 2009

ERNST BRENNER

J'AI SURVÉCU À THERESIENSTADT

Ernst Brenner a rédigé ses souvenirs en 2004 et 2005, à l'attention de son fils et de ses deux petites-filles. Il les a quelque peu complétés en vue de cette publication. En introduction, il explique d'abord comment les années qu'il a passées à Theresienstadt avec ses parents les ont marqués tous trois pour la vie. Dans chacune de ses conversations, sa mère en venait à parler de Theresienstadt.

Ernst Brenner est né en 1933 dans l'ancienne Tchécoslovaquie, à Iglau (aujourd'hui Jihlava en République tchèque), ville où la majorité des habitants et de la communauté juive parlaient l'allemand. Sa mère, Erna Kaufmann, y était venue avec sa famille après la Première Guerre mondiale; son père Ignaz avait fait sa connaissance lors de son service militaire. Après le mariage, le couple ouvrit un petit commerce d'alimentation, qu'Erna allait tenir pendant qu'Ignaz voyagerait comme représentant de commerce.

Un jour son père fut arrêté et la famille resta sans nouvelles de lui pendant 15 jours. A son retour, il raconta qu'il avait été capturé pour avoir soi-disant distribué des tracts et qu'il n'avait dû sa libération qu'à la signature d'une lettre par laquelle il s'engageait à vendre sa maison à un Allemand et à quitter Iglau. La famille partit pour Prague en 1939, accompagnée de la grand-mère Berta Kaufmann. Cette dernière fut envoyée à Theresienstadt en 1942, et peu après au camp de Maly Trostinec (Biélorussie) où elle fut assassinée. Un sort similaire frappa les grands-parents paternels, morts à Theresienstadt et à Treblinka, et la famille de son oncle maternel. Néanmoins, la plupart des oncles et tantes du côté paternel purent rejoindre la Palestine.

Ernst Brenner raconte quelques moments marquants de sa vie à Prague jusqu'à la déportation à Theresienstadt en été 1943. Ainsi, la spi-



rale dramatique pour la scolarité: école publique jusqu'à l'interdiction de la fréquenter, puis école juive jusqu'à sa fermeture. La place de jeux Hagibor – la seule autorisée aux Juifs – où la personnalité du responsable, Fredy Hirsch, marqua le jeune Ernst, comme elle a marquée la jeune Nina Weilová qui en parle affectueusement dans ses Souvenirs. Les cours de reconversion – comme serrurier – suivis par le père et organisés par la communauté juive.

A Theresienstadt – Ernst Brenner décrit avec précision ce camp-ghetto, son origine, son organisation et sa vie quotidienne –, il se retrouva finalement avec son père dans la «Hannover Kaserne», après avoir été placé dans un foyer pour jeunes. Les membres de la famille eurent bien sûr aussi des activités différentes. Ernst réparait des objets en cuir. Erna fit des nettoyages, puis fabriqua des plaquettes d'amiante. Quant à Ignaz, il dirigea un atelier de fabrication de vêtements.

C'est du reste cette activité qui protégea l'ensemble de la famille de la déportation à Auschwitz-Birkenau en automne 1944. Le 18 octobre, mère et fils furent convoqués. Le père, protégé par sa fonction, se porta volontaire pour les accompagner. Mais finalement, les trois furent retirés de la liste de déportation.

Parmi les épisodes relatés figure la célèbre visite d'une délégation du Comité international de la Croix-Rouge en juin 1944, pour laquelle le camp-ghetto avait été embelli. Ainsi que l'arrivée, dans les dernières semaines de la guerre, de prisonniers squelettiques provenant d'autres camps nazis.

Pour finir, Ernst Brenner indique en quoi le 8 mai a été, et reste pour lui une date importante: en 1945, il a été libéré du camp de Theresienstadt; en 1968, il a fui la Tchécoslovaquie avec sa femme Betty et leur jeune fils Tomas.

PETER LEBOVIC

SOUVENIRS DE LA PLUS LONGUE ANNÉE DE MA VIE

En introduction, Peter Lebovic souligne toute la difficulté à décrire, à traduire en mots, tout ce qu'il a vécu, les souffrances endurées, les sentiments qui l'ont habités. C'est pourquoi, il ne donnera que quelques «morceaux de souvenirs». Il dit aussi combien il regrette d'avoir, au moment d'être rapatrié en Tchécoslovaquie à la fin de la guerre, décidé de détruire un cahier sur lequel il avait commencé à écrire ses souvenirs. En effet, peu après déjà, il avait fait l'expérience de l'incompréhension suscitée par son récit.

Aussi bien un très bon ami, non juif, qu'une cousine juive lui dirent simplement qu'eux aussi avaient terriblement souffert. Il n'a plus jamais témoigné jusqu'en 1993. Et il n'a jamais parlé à sa fille de ce qu'il avait vécu.



Il avait toutefois dressé l'histoire de sa famille. Celle-ci (Die Familie Lebovic) a été reproduite en annexe aux Souvenirs. Elle montre une famille décimée par la Shoah. Les sept enfants encore en vie en 1939 de son arrière grand-père du côté paternel ont tous péri à Auschwitz-Birkenau. Et trois de ses grands-parents – le quatrième était décédé en 1921 –, son frère Michal et sa sœur Lilly périrent durant la Shoah. Ses parents et lui-même ont été les seuls rescapés.

Peter Lebovic est né en 1926 dans l'ancienne Tchécoslovaquie, dans la ville de Piešťany (aujourd'hui en Slovaquie). Il ne commence son récit qu'en 1940 avec la décision du gouvernement slovaque de renvoyer tous les Juifs des établissements scolaires. Il dut ainsi quitter le gymnase de Piešťany et il travailla au noir dans de petits commerces tenus par de proches parents.

Fin mars 1942, son père fut averti par un des propriétaires de l'usine dans laquelle il travaillait qu'une vague de déportations allait débiter et qu'il ferait bien d'envoyer ses deux fils en Hongrie. Un passeur leur fit traverser la frontière et ils furent finalement hébergés à Ungvár, Peter chez

son oncle, son frère aîné Michal dans une autre famille de la parenté. Ils reçurent aussi plusieurs faux documents d'identité, grâce en particulier à l'aide d'un notaire.

Dès l'occupation de la Hongrie par les forces allemandes (19 mars 1944), les deux frères se cachèrent quelques jours dans une forêt du voisinage. Mais pris pour des soldats soviétiques, ils furent dénoncés et se retrouvèrent rapidement emprisonnés dans un ghetto, une tuilerie des environs de Ungvár.

De là, ils furent déportés à Auschwitz-Birkenau entre le 23 et le 25 mai 1944. «D'un réfugié possédant plusieurs identités, j'étais devenu un prisonnier sans identité», confie-t-il. Un oncle de six ans son aîné, Ernest, l'accompagnait; il allait rester avec lui jusqu'à la libération, lui donnant souvent le courage nécessaire. L'autre personne qui – dit-il – l'a sauvé s'appelait Ladislav Fischer, un ancien technicien dentaire qu'il avait connu à Piešťany. A Auschwitz-Birkenau depuis 1942, Fischer faisait partie de l'équipe chargée d'extraire les dents en or des cadavres sortis des chambres à gaz et il en était devenu le chef. Etant donné ses bonnes relations, il put quitter Auschwitz-Birkenau pour un camp à Varsovie au début de juin 1944. Peter Lebovic et son oncle firent le voyage avec lui et, soupçonne-t-il, grâce à son intervention.

A Varsovie, ils furent affectés au camp de travail chargé de faire disparaître les restes de l'ancien ghetto après sa destruction en mai 1943. Durant près de deux mois, Peter Lebovic travailla dans un groupe devant récupérer des matériaux de construction pour le compte d'une entreprise berlinoise. Une inscription en polonais à l'entrée d'une maison lui est restée en mémoire jusqu'à ce jour: «Fuis la saleté, sois toujours propre, la saleté donne naissance à des poux, les poux au typhus». Fin juillet, le camp fut évacué.

Une longue marche de la mort, puis des wagons à bestiaux les conduisirent à Dachau. Après un passage au sous-camp d'Ampfing – où les prisonniers durent ramasser leurs excréments à la main –, Peter et Ernest Lebovic furent affectés à Mühldorf, un autre camp satellite de Dachau; ils y

restèrent jusqu'à la libération. Peter Lebovic relate une de ses nombreuses expériences traumatisantes: ordre fut donné d'évacuer tous les malades, de les emballer dans du papier crêpe et de les jeter dans un wagon; il apprit plus tard qu'il s'agissait des dernières personnes qui périrent dans les chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau.

C'est un être complètement épuisé, incapable de se mouvoir que les Américains trouvèrent le 2 mai 1945. Peter Lebovic dut être hospitalisé et il commença alors à coucher ses souvenirs sur le papier. De retour en Tchécoslovaquie, il acheva ses études et entra dans une fabrique de chimie à Bratislava. En 1968, il s'enfuit en Suisse et s'établit à Bâle. Quant à son oncle Ernest, il avait immigré aux États-Unis en 1946. Et son frère Michal avait succombé au typhus, peu avant la libération, à Buchenwald ou Bergen-Belsen.

CAHIER 3 / 2009

JAKE FERSZTAND

ENFANCE VOLÉE

Pour Jake Fersztand, ce fut long et difficile de surmonter la haine qu'il éprouvait face aux bourreaux nazis. Néanmoins, c'est sans rancune ni revanche qu'il a témoigné fin 1997 à Bâle devant une communauté de l'Eglise réformée. Il voulait réagir aux tentatives de nier la Shoah. Ce récit constitue la transcription de son témoignage de 1997. Le récit chronolo-



gique est entremêlé de souvenirs récurrents, notamment sur la faim persistante et la joie que procurait la possibilité rare de déguster un simple bout de pomme de terre.

Jake Fersztand est né à Kozienice, une petite ville de 20 000 habitants, juifs pour la moitié, située à 80 kilomètres au Sud de Var-

sovie. Tous ses oncles et tantes, ainsi que leurs familles ont été tués durant la Shoah. Son père a lui aussi été déporté, probablement à Treblinka.

Un des premiers souvenirs marquants: son père, arrêté par des officiers SS devant ses yeux, revint à la maison brisé à jamais; il avait été torturé puis menacé de pendaison si jamais il racontait ce qui lui avait été infligé. Plusieurs hommes de la région avaient fui en URSS pour tenter d'échapper aux nazis. Son père en fit de même mais revint bientôt pour partager le destin de sa famille.

Lors de la construction du ghetto de Kozienice, la famille put rester quelque temps dans son appartement. A l'initiative de quelques habitants influents et grâce à des pots-de-vin, un «Scheinarbeitslager» s'érigea hors du ghetto. Les parents Fersztand y furent emmenés, comme des centaines d'autres familles. Jake et sa jeune sœur trouvèrent refuge, contre rétribution, dans une famille paysanne de la région.

Quelques mois plus tard survint la dissolution du ghetto, la déportation de ses prisonniers et de travailleurs du «Scheinarbeitslager». Le père fut également déporté, alors que ses enfants restaient hébergés comme

«cousins de Varsovie» dans la famille paysanne. Peu après, celle-ci refusa de cacher Jake et sa sœur par peur ou parce qu'ils ne pouvaient plus être rétribués.

Ils revinrent vers leur mère au camp, avant que tous trois ne fussent emmenés plus au Sud, à Skarzysko, dans un autre camp dépendant d'une fabrique de munition. Alors que sa sœur resta cachée par les prisonniers, Jake devint bientôt surveillant dans un entrepôt de nourriture. Il craignait par-dessus tout qu'on ne découvre son âge véritable: 9 ans. Une rencontre lui reste en mémoire. Sur la place d'appel, à l'heure du travail, il tomba sur un SS qui pointa son pistolet sur sa tempe avant de déclarer qu'il le tuerait s'il l'y rencontrait une nouvelle fois.

De Skarzysko, toute la famille fut transférée à Czestochowa, une nouvelle fois dans un camp dépendant d'une fabrique de munition. Tandis que sa sœur restait cachée, Jake devait effectuer des travaux de nettoyage. Il avait toujours plus faim. En novembre 1944, pour la première fois, il se retrouva séparé de sa mère et de sa sœur: il fut envoyé à Buchenwald, et elles, un peu plus tard à Bergen-Belsen. A Buchenwald, il reçut, pour la première fois, l'uniforme rayé des prisonniers et un numéro: 115110. Il avait conscience que la fin de la guerre approchait, mais doutait bien sûr d'être encore là pour le vivre.

Quelques jours avant la libération, nouveau transfert, à destination Theresienstadt. En route, une soupe leur fut offerte. Même s'il n'avait plus rien mangé depuis quelques jours, il refusa de l'avaler car elle était beaucoup trop salée. Le lendemain, il retrouva morts bon nombre de ses camarades de fortune qui l'avaient ingurgitée.

Jake Fersztand put quitter Theresienstadt pour la Grande-Bretagne en août 1945.

*«Die sonnige Seite dieses
Projektes bestand in
der Kontaktaufnahme mit
Menschen, welche
ich bei der Gestaltung
des Projektes einzu-
spannen beabsichtigte.»*

IVAN LEFKOVITS / Volume inaugural

*«Ich erinnere mich, wie
meine Mutter grosse, gelbe
Sterne an die Mäntel
der Erwachsenen nähte.»*

SIGMUND BAUMÖHL / Cahier 5

*«Vom Flüchtling mit
mehreren Identitäten
wurde ich ein
identitätsloser Häftling.»*

PETER LEBOVIC / Cahier 3

*«Seither kann ich es nicht
ertragen, wenn mit Essen
unachtsam umgegangen
wird, oder, wenn Essensreste
weggeschmissen werden.»*

ERNST BRENNER / Cahier 2

*«Vom Aufenthalt bei den
Bauern blieb mir in
Erinnerung, dass oft christ-
liche Kinder zu Besuch
kamen und als erstes fragten,
wer wir seien.»*

JAKE FERSZTAND / Cahier 4

*«Ich war sehr froh, als wir
festgestellt haben, dass
in unserem Haus eine weitere
jüdische Familie wohnte.»*

NINA WEILOVÁ / Cahier 1

SIGMUND BAUMÖHL

SOUVENIRS D'ENFANCE

Les «Souvenirs d'enfance» de Sigmund Baumöhl foisonnent de noms de parents, d'amis, de personnes qu'il a rencontrées. Tout au long du récit, l'auteur s'efforce constamment de reconstituer le destin d'une trentaine de



personnes qu'il a rencontrées et avec qui il a partagé certains moments de sa vie. En outre, il résume leur destin en fin d'ouvrage.

Sigmund Baumöhl est né en 1937 à Prešov en Tchécoslovaquie (actuellement en Slovaquie), unique enfant de Henrik, ingénieur en construction, et Marta Baumöhl. La servante de la famille, Mme Zlatohlava – qu'il désigne toujours par la traduction allemande de son nom, Goldköpfchen ou «Petite Tête d'or» – et son mari se sont beaucoup occupés de lui. Il arrivait même à M. «Goldköpfchen» d'emmener Sigmund en des lieux dont les Juifs étaient exclus.

Henrik Baumöhl entretenait de bons contacts avec le responsable de la police locale, qui l'invitait chez lui avec sa famille. Malgré tout, Sigmund Baumöhl garde en mémoire les perquisitions et deux épisodes en particulier, où sa famille échappa de peu à la déportation. Une fois même, la famille fut rassemblée dans la cour de la synagogue, mais put ensuite regagner son domicile, indemne.

A la fin du printemps 1944, la famille Baumöhl et d'autres familles juives de Prešov s'enfuirent dans une petite ville des environs, Spišské Vlachy, espérant ainsi survivre à la guerre et tentèrent par la suite de se cacher dans un village voisin. Leurs plans ayant été contrecarrés, les fugitifs furent contraints de revenir à Spišské Vlachy. La déportation leur parut inéluctable et leurs bagages étaient prêts le jour où, début octobre 1944, des soldats allemands vinrent les chercher. Ramenés à Prešov dans des camions, ils furent ensuite envoyés à Ravensbrück dans des wagons à bestiaux.

Deux événements très marquants, survenus peu après son arrivée au camp, sont restés gravés en lui. Le premier est le moment où l'on sépara hommes, femmes et enfants, et lorsqu'un officier SS autorisa son père à lui remettre la couverture qui l'enveloppait; Sigmund le vit alors embrasser sa mère et rejoindre la colonne des hommes. Le second intervint quelque temps après, alors qu'il attendait dans une pièce; il entra aperçut un coin de ciel bleu par le carreau d'une fenêtre, un petit coin de liberté. «Pas seulement dans le camp, avoue-t-il, mais aussi bien plus tard en traversant des situations pénibles, je me remémore cet instant».

Ses deux grands-mères moururent dans le camp. Malgré des moments de «joie», comme les jeux avec son ami Egon Holländer, établi aujourd'hui à Zurich, et la naissance d'une petite fille dans leur baraquement, leur quotidien restait pétri de douleur. La faim le tenaillait en permanence et des images de scènes insoutenables se sont fixées à jamais dans son esprit.

Avant d'être évacuée vers Bergen-Belsen avec son fils, Marta Baumöhl revit encore son mari... mais le jeune Sigmund ne reconnut pas son père en raison de son uniforme de prisonnier. Henrik Baumöhl allait mourir lors d'une marche de la mort, organisée depuis le camp de concentration de Sachsenhausen. A Bergen-Belsen, l'enfant s'affaiblit de jour en jour et il ne quittait plus guère le baraquement, souffrant de diarrhées chroniques dues à la seule nourriture encore disponible, qui consistait en quelques betteraves dérobées dans les champs avoisinants. Sigmund rencontra d'autres enfants de Prešov, comme Irma Grosswirth ou Ivan Lefkovits, avec lequel il restera très lié et qui vit aujourd'hui dans la région de Bâle.

A la libération de Bergen-Belsen, Sigmund Baumöhl ne revit plus sa mère. Il apprit plus tard qu'elle avait contracté le typhus et était morte peu après la libération du camp. Le jeune Sigmund fut alors pris en charge par un pédiatre irlandais qui avait installé une clinique de fortune à l'extérieur du camp. Il ne pesait plus que dix kilos.

En août 1945, Sigmund Baumöhl fut envoyé à Malmö, ville portuaire située à la pointe méridionale de la Suède, pour y poursuivre sa convalescence et son rétablissement. Il conserve un souvenir ému et reconnaissant

du médecin, des infirmières et des autres enfants, avec qui il passa environ dix mois, tentant de revenir doucement à la vie. Revenu à Prešov en été 1946, il passa ensuite trois années entières dans un sanatorium pour enfants dans les Hautes Tatras. «Un chapitre de ma vie s'achevait», conclut-il.

CAHIER 5 / 2010

GÁBOR HIRSCH

DE BÉKÉSCSABA À AUSCHWITZ ET RETOUR

Gábor Hirsch est né en 1929 à Békéscsaba, petite ville du Sud-Est de la Hongrie. Son père y tenait un petit commerce d'appareils électriques. La famille appartenait à la communauté juive libérale de la cité et Gábor fréquenta l'école de la communauté dès 1936. Il se rappelle que, sur les 16 élèves de sa classe, seuls trois filles et lui ont survécu à la Shoah.

Bien qu'il ait été confronté personnellement à la législation antijuive dès 1938, la situation resta globalement supportable jusqu'à l'occupation allemande de la Hongrie en mars 1944. Il rejoignit le gymnase (lycée) évangélique en 1940. Son père jouissait de quelques privilèges en tant que vétéran de la Première Guerre et il put ainsi continuer à vendre et à réparer des appareils radiophoniques – et à écouter la BBC en cachette – après que ces appareils eurent été confisqués à la population juive. La famille n'était que vaguement informée, par les récits de réfugiés tchèques ou polonais, des persécutions dont les Juifs étaient victimes dans d'autres pays. Malgré ces rumeurs, la famille Hirsch maintenait sa confiance dans le gouvernement hongrois.

La situation à Békéscsaba empira rapidement après l'occupation allemande. Les Juifs furent regroupés dans 84 maisons. Celle de la famille Hirsch, conçue pour héberger trois personnes, dut en abriter 14. Gábor Hirsch décrit la promiscuité, la disette qui y régnaient et la brutalité dont les gendarmes hongrois firent preuve à l'égard des prisonniers du ghetto. Ceux-ci furent déportés à Auschwitz-Birkenau les 25 et 26 juin 1944.

A l'arrivée au camp, le 29 juin, le jeune Gábor fut jugé apte au travail et interné dans le «camp tzigane» de Birkenau, en compagnie de son cousin Tibi. Les six autres membres de la famille arrivés par le même convoi, dont sa mère, ne survécurent pas à la Shoah. Il ne revit sa mère que deux fois dans l'enceinte du camp. Comme il l'apprit en 1994, celle-ci fut dé-



portée en septembre au camp de concentration de Stutthof et mourut en décembre 1944.

Gábor Hirsch fut enregistré, reçut un matricule qu'il fallut coudre sur son pantalon et sa veste, mais il ne fut pas tatoué. Il ignorait la signification réelle des crématoriums, malgré leur proximité, la vue des flammes et l'odeur de fumée. Il évoque la vie quotidienne dans le camp et ses activités. Celles-ci consistaient à nettoyer des baraquements, plus rarement à travailler hors du camp, détaché au sein d'un commando.

Il détaille plus longuement les « sélections » qui intervenaient régulièrement à l'intérieur du camp, souvent lors de fêtes juives. Ainsi, le jour de Yom Kippour (27 septembre 1944), il fut impliqué dans une sélection au «camp tsigane» avec plusieurs milliers d'autres jeunes. Il fallait passer sous une latte de bois. Gábor Hirsch se retrouva du mauvais côté, avec les plus petits. Néanmoins, des officiers procédèrent à un nouvel examen et il fut sauvé in extremis avec 20 autres jeunes détenus. Le jour de la Sim'hat Torah (10 octobre 1944), les occupants de deux blocs durent marcher jusqu'au crématorium V où leur état de santé fut examiné. Gábor Hirsch et quelque 50 de ses camarades furent jugés aptes au travail et regagnèrent le «camp tsigane».

En décembre, malade et affaibli, il passa deux semaines à l'infirmerie. C'est alors qu'on lui tatoua sur l'avant-bras le matricule B-14781. Il se sentit trop faible pour participer à l'évacuation (marches de la mort), mais fut par chance déplacé dans une autre baraque. Lorsque, le 24 janvier 1945, des soldats allemands revinrent pour tenter de faire disparaître les traces de leurs crimes, il parvint à se cacher.

Il se souvient aussi avoir été placé devant les barbelés du camp et photographié avec d'autres prisonniers à la libération de celui-ci. Il avait alors 15 ans et pesait 27 kilos. Est-il bien l'enfant qui figure sur une photographie qui, depuis lors, a fait le tour du monde? Il ne peut le jurer, mais il le pense. Il fut transporté à Czernowitz (aujourd'hui Tchernivtsi en Ukraine), puis au camp de Sluzk près de Minsk. La guerre prit fin et il arriva à Budapest à la mi-août 45. Il y retrouva son père. Il reprit ses études

gymnasiales, d'abord à Békéscsaba puis dans la capitale et entra ensuite dans une école technique. Son père ayant été taxé de «profiteur capitaliste», Gábor Hirsch ne put s'immatriculer à l'Université de Budapest. Il fit toutefois des études du soir, tout en travaillant comme technicien dans une fabrique de radios.

En 1956, il émigra en Suisse. Il poursuivit ses études à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich et obtint en 1958 le diplôme d'ingénieur en électronique. Il se maria en 1968 et eut deux fils.

CAHIER 6 / 2010

GÁBOR NYIRÖ

LE FARDEAU DES SOUVENIRS

Gábor Nyirö dédie ces souvenirs à la mémoire de sa mère, en signe de reconnaissance pour avoir, grâce à sa prévoyance, sauvé la vie de son mari et de son fils.

D'emblée, il indique combien raconter ces souvenirs lui reste très pénible, comment ces souvenirs continuent de hanter ses nuits. Fils de Aladár Neuman, gynécologue, et de Kornelia Neuman, née Bader, Gábor Neuman, naît en 1929 à Szombathely en Hongrie. La ville se trouvant à proximité de la frontière autrichienne, elle est occupée très tôt par les Allemands (janvier 1944). Début mai 1944, les Juifs de la ville sont placés dans un ghetto dont des nazis hongrois gardent les entrées avec application.



Début juillet, les prisonniers du ghetto sont dépouillés de leurs derniers objets de valeur, puis déportés par train à Auschwitz-Birkenau. A leur arrivée, le 7 juillet, Kornelia Neuman décide d'envoyer Gábor vers son père, afin que celui-ci ne se sente pas seul, elle-même restant avec sa fille de 12 ans, Agnes. Après la séparation, Gábor Neuman ne devait plus revoir ni sa mère ni sa sœur. Son père et lui sont placés dans le «camp tzigane», mais pas dans la même baraque (la 9 pour lui, la 21 puis la 19 pour son père). Ils font usage de la possibilité d'envoyer des cartes postales sans oser dévoiler leur sort; les deux cartes parviendront à leurs destinataires.

Gábor Nyirö décrit la vie quotidienne dans le camp, les «repas» avec une espèce de soupe à midi et du pain l'après-midi. Un des sentiments prédominants est le froid, que les prisonniers tentent de combattre en recouvrant leur corps de n'importe quel bout de journal trouvé ou en formant un cercle pour se tenir chaud. Deux fois, il doit se rendre avec les autres prisonniers sur la «Appellplatz» où des cadavres pendent à des potences. Il ressent alors un sentiment de complète impuissance. Il parvient

à survivre à deux sélections grâce à l'aide d'Hans Andrischeck, un prisonnier allemand de droit commun. Celui-ci conseille aussi à Gábor et à son père de s'échapper dès que possible; il les aide du reste à entrer dans un wagon qui quitte Auschwitz le 10 octobre 1944.

Le convoi parvient dans un camp satellite de Dachau (Kaufering III). Après quelques semaines à la corvée de patates, Gábor Neuman est envoyé dans un commando de travail de 30 prisonniers, dont son père, chargé de construire un camp pour l'organisation Todt. Ce commando de travail étant dissous fin décembre 1944, Gábor et son père sont déplacés dans le camp principal Kaufering I, où ils restent quasiment jusqu'à la libération. Le camp est évacué le 24 avril. S'ensuivent un trajet en train interrompu par des bombardements alliés, la fuite dans une forêt, puis la cachette dans un bunker à Penzing – localité que les Américains libèrent le 30 avril.

Après la fin de la guerre, à leur retour à Szombathely en août 1945, ils éprouvent la méfiance sinon l'hostilité de nombreux habitants. Seuls 80 Juifs de la ville – sur 3200 – ont survécu. En 1948, par décision des autorités, leur nom de famille – Neuman – est changé en Nyirö. Gábor attend et espère toujours le retour de sa mère et de sa sœur; il en veut à son père qui se remarie très tôt. Il est content de déménager à Budapest pour y poursuivre des études de technicien. Il les achève en 1949.

Il quitte définitivement la Hongrie en 1956, avec sa femme et leur jeune fils Peter. La famille arrive en Suisse orientale, Gábor Nyirö travaille chez Georg Fischer et obtient la nationalité suisse en 1972. Il relate ensuite deux expériences pénibles avec des Allemands. Son supérieur coupe tous les ponts avec lui, dès l'instant où il apprend que Gábor Nyirö a été à Auschwitz-Birkenau. Lors d'un examen, un médecin lui demande s'il a peur de la mort, alors même qu'il connaît son passé de rescapé.

Le livre, qui s'ouvre par les portraits photographiques de ses parents et de sa sœur Agnes, s'achève par la reproduction d'une série de documents. Dans sa conclusion, Gábor Nyirö revient sur le fardeau des souvenirs. Il ne partage pas le point de vue selon lequel le temps guérit les blessures. Ses



derniers mots sont: «Ma faible voix est devenue forte au travers de ces lignes. A la place des six millions d'êtres humains qui ne peuvent plus parler, je peux raconter mon histoire».

CAHIER 7 / 2010

IVAN LEFKOVITS

BERGEN-BELSEN, ACHEVÉ – INACHEVÉ

Récits, entretiens, extraits de documents, photos et tableau chronologique composent le livre d'Ivan Lefkovits, et lui donnent sa richesse et sa complexité. Cette construction montre que la question «comment raconter?» est tout aussi importante et tout aussi difficile que la question «que raconter?».

Né à Presov (Tchécoslovaquie, aujourd'hui Slovaquie), Ivan Lefkovits avait 8 ans lorsqu'il fut libéré de Bergen-Belsen avec sa mère Elisabeth. Celle-ci a publié ses mémoires en 1993–1994 («Ihr seid auch hier in dieser Hölle?», Chronos). Son fils raconte ici l'origine de ces mémoires. Pour sa part, il a voulu un récit à la troisième personne, réalisé sur la base d'entretiens. C'est l'historienne Zamira Angst qui relate les huit premières années d'Ivan Lefkovits.



La famille Lefkovits (le père Desider, dentiste, la mère Elisabeth, pharmacienne, et leurs deux fils, Paul ou «Palko» et Ivan) échappe à la première vague de déportation, mais subit de plein fouet la politique d'aryanisation. Début 1944, elle obtient la possibilité de fuir en Hongrie. Ivan et son père s'y rendent avant l'arrivée des Allemands (mars 1944). Ivan y voit son père, pour la dernière fois, et parvient à revenir à Presov. En novembre 1944, la famille est arrêtée, puis déportée à Ravensbrück. Si Ivan peut rester avec sa mère, son frère Palko, âgé de 13 ans, est placé dans le camp pour hommes.

En février 1945, Ivan et sa mère sont évacués et doivent marcher jusqu'à Bergen-Belsen. Les cadavres s'amoncellent partout dans le camp, la faim et l'apathie règnent. Néanmoins, ils rencontrent Ilka, la sœur d'Elisabeth, dont les premières paroles donneront le titre à ses mémoires. Début avril, ils reçoivent pour la dernière fois à manger et à boire. Les Britanniques libèrent le camp le 15, mais, pour Ivan et sa mère, la date mar-

quante et qu'ils célébreront ensuite chaque année est celle du 17. Elle est synonyme de la première goutte d'eau. Après deux mois de convalescence dans un lazaret, ils reviennent à Presov.

C'est là seulement qu'ils apprennent la mort de Palko et de son père. Ce n'est qu'en été 2010, qu'Ivan Lefkovits apprendra les circonstances exactes, documentées, de la mort de son frère à Ravensbrück, grâce à la rencontre avec l'historien Bernhard Strebel, un épisode qui clôt son livre et lui donne son sous-titre.

Liquidé le 4 avril 1945, Palko fut la plus jeune victime de l'opération de mise à mort des détenus du camp pour hommes de Ravensbrück.

En 1992, pour documenter les futurs mémoires de sa mère, Ivan Lefkovits se rend à l'Imperial War Museum à Londres. En trois jours, il y consulte les films tournés par les Britanniques à la libération de Bergen-Belsen. Aujourd'hui, dans son livre, il intègre et commente une trentaine de photos tirées de ces films. Cela apporte un complément au récit élaboré à partir de ses souvenirs.

De retour à Presov en 1945, Ivan Lefkovits reprend l'école, en alternance avec des séjours de convalescence en montagne et déménage à Prague 4 ans plus tard. Il y poursuit des études de chimie, fait un séjour de deux ans à Naples dans le cadre du programme Euratom (1965–1967). Entretemps, il a épousé sa camarade d'études Hana et le couple a eu un fils, Michael. La famille quitte – définitivement – la Tchécoslovaquie, en octobre 1967, pour Francfort dans l'attente d'une émigration aux États-Unis.

C'est pourtant un tout autre destin qui attend Ivan Lefkovits. Début 1969, il reçoit la proposition de participer à la fondation de l'Institut d'immunologie de Bâle. Il l'accepte et travaillera dans cet institut jusqu'à sa retraite. La famille s'est installée près de Bâle; Elisabeth Lefkovits et son nouveau mari, Gabriel Sommer, l'y rejoint.

Ivan Lefkovits est invité aux cérémonies du 50^e anniversaire de la libération de Bergen-Belsen. Pour ce premier retour – que le livre documente par une série de photos –, il visite l'ancien camp, sans pouvoir s'y orienter

jusqu'à ce qu'il découvre les restes du bassin d'eau utilisé pour éteindre les incendies, bassin qui lui reste en mémoire. Dans le «Gedenkbuch», il découvre aussi bien son nom que celui de sa mère. Il y retournera à plusieurs reprises pour apporter son témoignage lors de camps d'été organisés par l'Union chrétienne de jeunes gens. Plusieurs témoignages de jeunes participants sont incorporés dans le livre.

En 2006, dans le cadre d'un de ses voyages à Bergen-Belsen, il fait halte à Bad Arolsen. Il souhaite retrouver des traces de sa famille dans les millions de fiches et dossiers du Service international de recherche. Il exprime son scepticisme face aux efforts récents visant à une ouverture complète de ces archives, tout comme face aux bases de données: «Quand on travaille avec des bases de données électroniques, on oublie que des millions de destins sont cachés derrière des mégabytes. En revanche, quand on voit les immenses étagères avec des millions de fiches, c'est autre chose. On devient une nouvelle fois conscient de la singularité de la Shoah».

*«Frauen und Männer
mussten sich getrennt in
Fünferreihen aufstellen –
so wurde ich von
meiner Mutter getrennt.»*

GÁBOR HIRSCH / Cahier 6

*«Meine Mutter sagte, eine
Jüdin muss mehr
können als die andern.»*

HANA UND HANUŠ AREND / Cahier 10

*«Mit meinem Vater, der
weiterhin in einer anderen
Baracke untergebracht
war, habe ich abgemacht,
dass wir beim zehnten
Pfosten der Sperrbaracke
versuchen würden
über die Barackenwand
Kontakt zu halten.»*

GÁBOR (NEUMAN) NYIRÖ / Cahier 7

«Es sind Jahre, die mich stark beeinflusst und bis heute tiefe Spuren in mir hinterlassen haben.»

ARNOST SCHLESINGER / Cahier 9

«Während Wochen und Monaten nach der Befreiung galt meine Hauptsorge, ob mein Bruder lebt und ob mein Vater lebt; in dieser Reihenfolge.»

IVAN LEFKOVITS / Cahier 8

«Ich weiss, dass ich in diesem Bericht über Auschwitz aussagen muss, aber ich kann die furchtbaren, grausamen Bedingungen nicht noch einmal vor meinen Augen passieren lassen.»

ANDREAS SÅS / Cahier 11

ARNOST SCHLESINGER

UNE JEUNESSE PRIVÉE DE LIBERTÉ

A l'occasion de son 80^e anniversaire, Arnost Schlesinger est retourné à Ruzomberok, une petite ville slovaque où il avait vu le jour en 1928, et il a décidé de coucher sur le papier tous les souvenirs de jeunesse qui ont alors ressurgi.

Ses souvenirs s'ouvrent par un tableau familial dans lequel il retrace le sort de ses grands-parents et de ses oncles et tantes. Presque tous ceux qui n'avaient pas émigré aux Etats-Unis avant 1939 ont péri dans les camps, principalement à Auschwitz-Birkenau.

Les souvenirs se poursuivent par un récit chronologique très dense. Son père Alexander, qui occupe un poste important dans la fabrique de textile Mautner à Ruzomberok, et sa mère Friderika, née Field, parlent



entre eux tantôt le hongrois, tantôt l'allemand ou encore le slovaque. Lui-même est appelé aussi bien Ernöscke, Ernest qu'Arnost.

En 1934, il entre à l'école. Seul enfant juif de l'établissement, il subit les moqueries et les coups de certains de ses camarades, alors que d'autres prennent sa défense et que ses enseignants se montrent toujours corrects. Il en va de même avec les voisins. Tandis que des Allemands invitent les Schlesinger le soir de Noël, une voisine corrige Arnost, lui disant qu'il n'est pas slovaque comme il vient de le déclarer, mais juif. Les relations se dégradent encore après la création d'un Etat indépendant slovaque, plus particulièrement après l'adoption des mesures antijuives. Arnost Schlesinger décrit dans le détail l'influence de ces mesures sur la vie quotidienne de sa famille. En 1940, il doit quitter l'école publique pour l'école juive.

Les déportations de 1942 marquent profondément le jeune Arnost, témoin direct du départ ou du passage de plusieurs convois parce qu'il habite près de la gare. Il relève l'efficacité des chemins de fer slovaques: ja-

mais les trains n'ont circulé avec autant de régularité et de ponctualité. Aujourd'hui encore, il se souvient du regard jeté par de grands yeux bruns derrière des lunettes: le regard d'Erika Goldstücker, jeune fille déportée avec ses camarades depuis Ruzomberok lors de ce qui s'avérait être le tout premier convoi de déportation de jeunes filles à Auschwitz-Birkenau. Il se demande s'il est le dernier témoin encore en vie de ce convoi, dont aucune jeune fille n'a réchappé.

Ses parents possédant la nationalité américaine pour avoir vécu quelques années aux États-Unis – et changé leur nom de Schönfeld en Field –, Friderika Schlesinger peut aussi l'obtenir pour elle-même vers 1943. Arnost et son père bénéficient ainsi d'une meilleure protection. Lui-même participe aux efforts de soutien de la communauté juive locale avec l'envoi de paquets de nourriture à des compatriotes internés dans des camps de travail.

Lors du soulèvement national slovaque en août 1944, des troupes allemandes chassent de Ruzomberok les partisans, ce qui oblige la famille Schlesinger à quitter elle aussi la ville. Elle trouve finalement refuge dans un village (Jergaly) de la région de Banská Bystrica, auprès d'une famille recommandée par une ancienne collègue de travail d'Alexander Schlesinger. Avec la répression du soulèvement national en octobre 1944, la famille repart sur les routes. Elle se cache dans un petit village (Vysna Revuca) jusqu'à ce qu'elle soit découverte par des soldats allemands début 1945. Elle y fait une expérience décevante: l'ancien enseignant de l'école juive de Ruzomberok, qui se cache grâce à de faux-papiers, refuse de les protéger.

Les Schlesinger sont conduits en camion dans la prison de Ruzomberok. Les Allemands y emprisonnant toujours plus de Juifs, ceux-ci sont évacués, fin janvier 1945, vers le camp de travail de Sered dans l'Ouest de la Slovaquie. Alors que mère et fils sont astreints à des travaux de nettoyage, Alexander Schlesinger doit écrire sur des croix en bois les noms de soldats allemands tués. Le front des combats se rapprochant toujours plus de Sered, des convois de prisonniers sont organisés vers Theresienstadt.

Arnost et ses parents sont placés dans l'avant-dernier et arrivent au camp-ghetto début mars 1945. Un souvenir le marque: avec son ami Karol, ils souhaitent écouter un concert à Theresienstadt de la célèbre pianiste Alice Herz-Sommer, mais ils n'ont pas de billet. Lors de son arrivée, la pianiste leur donne spontanément des billets. En 2008, entendant une interview télévisée réalisée avec Alice Herz-Sommer, il décide de l'appeler. C'est avec joie que celle-ci, à 104 ans, parle avec un de ses anciens auditeurs.

Arnost quitte Terezin, après une période de quarantaine, le jour de ses 17 ans, le 27 mai 1945. Il rejoint Ruzomberok avec ses parents où ils refont peu à peu leur vie. En 1968, il émigre avec sa famille à Zurich. Faute d'un passeport suisse, il ne pourra pas assister en 1983 à l'enterrement de sa mère, restée à Bratislava.

CAHIER 9 / 2010

HANA ET HANUŠ AREND

TÉMOIGNAGES DE DEUX RESCAPÉS PRAGOIS DE L'HOLOCAUSTE

Comme elle l'indique dans l'avant-propos, c'est en enterrant sa mère au printemps 2010 qu'Eva Halter-Arend a décidé de publier les témoignages de ses parents rédigés sur la base d'entretiens réalisés en 1996 et 1999.

Hana Arend est née en 1922 à Prague, enfant unique d'Elsa et Vilém Nagelstock. Les changements se font sentir dès 1933, avec l'arrivée de réfugiés juifs fuyant l'Allemagne, plus encore dès l'entrée des Allemands à Prague en mars 1939. Des restrictions particulières s'appliquent aux Juifs et le commerce de machines de brasserie que Vilém Nagelstock tient avec un ami est aryansé. Hana se trouve exclue de l'école publique, puis les Allemands ferment le gymnase juif où elle tente d'achever sa maturité. Mais, dans l'ensemble, son entourage se montre amical. A l'école, ses camarades et enseignants ne lui manifestent aucune hostilité. Son professeur privé de musique lui donne encore des leçons la veille de la déportation.



Le 28 octobre 1941, Hana Nagelstock et ses parents sont déportés au ghetto de Łódź, mais ils demeurent persuadés de revenir à Prague dans les mois qui suivent. Elle y restera près de trois ans, subissant entretemps la mort de sa mère. Elle est marquée par la faim, la soif, le froid et les évacuations continuelles, qui touchent la plupart de ses amis et connaissances. Lors de la dissolution du ghetto, Hana et son père tentent en vain de se cacher. Ils sont déportés à Auschwitz-Birkenau le 24 août 1944 et séparés à l'arrivée. Elle ne devait plus revoir son père.

Elle voit d'anciennes connaissances pragoises arriver de Theresienstadt qui, au début, lui donnent leurs maigres rations de soupe parce qu'elles refusent d'y toucher. Une nuit, elle voit des jeunes filles envoyées dans les chambres à gaz et abattues alors qu'elles tentent de s'échapper; à ce moment-là, elle ne s'imagine plus pouvoir quitter vivante le camp. Néan-

moins, avec ses deux amies du ghetto de Łódź, Eva Schneider et Vera Popper, elle est envoyée dans une fabrique de munitions à Kudowa-Sackisch, camp satellite de Gross-Rosen. Les conditions s'améliorent quelque peu: Hana Nagelstock peut renouer indirectement contact avec une tante qui lui fait ensuite parvenir de l'argent, elle a davantage à manger et une commandante de camp moins insupportable.

Quelques jours après la libération du camp, les trois amies reviennent à Prague. Hana a perdu presque toute sa famille. Fin 1947, elle en fonde une nouvelle en se mariant avec Hanuš Arend. Né en 1922, ce dernier vient d'une des plus anciennes familles juives de Prague – les Abeles – qui a changé de nom en 1910. Avec ses parents, Olga et Viktor, il parle indifféremment allemand et tchèque.

En 1938–1939, Viktor Arend entreprend des démarches pour faire émigrer sa famille. Un échange de correspondance à ce sujet avec un oncle aux Etats-Unis est reproduit dans l'ouvrage; il montre combien, outre-Atlantique, on sous-estime la gravité de la situation. En fin de compte, seule la sœur de Hanuš Arend, Dorris, peut quitter Prague avant la guerre. Exclu du gymnase tchèque en septembre 1940, il travaille comme tanneur, d'abord comme apprenti puis au noir, jusqu'à sa déportation avec ses parents au ghetto de Łódź, en octobre 1941. Hanuš Arend décrit la vie quotidienne dans le ghetto. Il travaille comme tanneur et remarque déjà les beaux yeux d'une ouvrière – qu'il épousera après la guerre. Il perd ses deux parents, morts au printemps de 1944 de sous-nutrition et de tuberculose.

Déporté à Auschwitz-Birkenau en août 1944, il joue tout à tour de chance et de malchance. Inscrit comme maçon pour un transport quittant Auschwitz, il reste endormi et rate le convoi. Ayant attrapé la scarlatine – synonyme de condamnation à mort dans le camp –, il est caché et soigné par le médecin pragois Epstein, dont il avait côtoyé le fils au gymnase. Le Professeur Epstein l'ayant pris comme assistant, il est amené à rencontrer chaque semaine le Dr Mengele – il doit souvent tenir son vélo – et devient le témoin direct de son sadisme.

Emmené dans une des dernières marches de la mort, Hanuš Arend arrive le 25 janvier 1945 à Mauthausen, puis rapidement à son camp satellite d'Ebensee. Malgré l'extrême difficulté des conditions de travail, la population locale n'hésite pas à dénoncer aux SS les prisonniers qui font une pause en déblayant la neige. A la libération du camp, il est envoyé dans un lazaret à Sankt Wolfgang. Il doit la vie aux soins constants que lui prodigue le Dr. Lagali et il ne manquera pas de le remercier après la guerre. Hanuš Arend est un des deux seuls rescapés des 150 malades du typhus du lazaret.

De retour à Prague, il aperçoit un jour dans un tram la femme dont les yeux l'ont émerveillé dans le ghetto de Łódź. Hana et Hanuš Arend ont deux enfants, Michal et Eva. La famille quitte la Tchécoslovaquie en 1968. Hanuš Arend meurt en 2004, son épouse en 2010.

CAHIER 10 / 2011

*«Ich wurde nach vorne
gedrängt und verlor meine
Eltern und Schwester
aus den Augen, ohne Abschied
von ihnen nehmen zu
können.»*

FABIAN GERSON / Cahier 13

*«Ich dachte, es würden
bloss unwahre
Schreckensnachrichten
verbreitet werden.»*

EVA ALPAR / Cahier 15

*«Die Kontaktstelle schliesst
die zweite und dritte
Generation nicht aus, aber in
erster Linie verbindet sie
Menschen, die den Holocaust
direkt erlebt und überlebt
haben.»*

IVAN LEFKOVITS / Volume inaugural

*«Während unsere Eltern
Tag und Nacht Angst hatten
und immer wieder neue
Verstecke finden mussten,
lebten wir wohlbehütet
im Kloster.»*

CHRISTA MARKOVITS / Cahier 15

*«Bei meiner überaus kurzfristig
notwendig gewordenen
Flucht aus Deutschland durfte
ich nur ein Gepäckstück
mit auf die ungewisse Reise
nehmen.»*

KLAUS APPEL / Cahier 12

*«Ich war glücklich, da
ich die Ideen des Zionismus
ingesogen hatte und
auf keinen Fall nach den
Ereignissen in Ungarn
bleiben wollte.»*

ANDRÉ SIRTES / Cahier 14

ANDREAS SÀS

ET ALORS, J'AI COMMENCÉ À RACONTER

Andreas Sàs a accepté de témoigner oralement en 2009, lors de la Journée internationale dédiée à la mémoire des victimes de l'Holocauste. La retranscription de ce témoignage, enrichie d'une série de documents et de photographies, a donné le présent ouvrage.

D'emblée, Andreas Sàs indique la signification très concrète que l'expression «Arm in Arm gehen» (marcher en se tenant par les bras) a pour lui. En 1945, il a survécu à une marche de la mort uniquement parce que



des camarades l'ont soutenu tant à gauche qu'à droite sur plusieurs kilomètres; en cas de chute, il aurait inmanquablement été abattu d'une balle dans la tête.

Andreas Sàs est né dans un petit village du Sud de la Hongrie où son père était médecin de campagne. Il ne le quitte avec son frère que pour des études gymnasiales dans une ville voisine. Il passe une enfance assez tranquille jusqu'à l'arrivée des Allemands en mars 1944. Début mai, la famille reçoit l'ordre de quitter sa maison, pour une petite ville d'abord, pour une ville plus grande et proche de lignes ferroviaires ensuite. Il se souvient que tout le monde réclamait de l'eau à cause de la chaleur et que sa famille s'attendait à traverser des moments difficiles, mais ignorait l'existence d'Auschwitz.

Quant Andreas est déporté à Auschwitz-Birkenau avec ses parents et son frère, il a à peine 14 ans. Toute la famille parvient à passer la première sélection. La mère d'Andreas a la chance d'être envoyée après deux semaines, dans une fabrique de textile à Peterswaldau. En revanche tant son père que son frère, évacués d'Auschwitz en septembre et octobre, meurent au camp de Dachau quelques semaines plus tard. Andreas Sàs survit à quatre processus de sélection. Le dernier lui reste à jamais en mémoire. Déjà enfermé dans un local, il a l'idée d'écrire sur un bout de papier les noms de son père et d'un Polonais pour lequel il venait de travailler, et de

jeter le papier par la fenêtre. Peu après, un SS entre dans le local avec un jeune homme. «Le jeune homme est resté à l'intérieur et j'ai été sorti du local. J'ignorais complètement qu'il s'agissait d'un échange. Ce n'est que plus tard que je l'ai appris. Cela, je ne peux pas l'oublier, pas jusqu'à aujourd'hui.»

Andreas Sàs raconte ensuite plusieurs expériences qu'il a vécues, épreuves qu'il a traversées à Auschwitz-Birkenau et à Buchenwald: les appels, la peur omniprésente, les trahisons, la résistance, en particulier celle d'un Sonderkommando à Birkenau. De Buchenwald, il est envoyé à Theresienstadt, puis rapatrié en Hongrie après la guerre. Avec sa mère, il quitte le village natal en 1946 et s'installe à Budapest, ville qu'ils fuient pour l'Autriche, puis la Suisse en décembre 1956. Il achève ses études à Zurich et travaille de nombreuses années chez Ascom à Berne.

C'est là, à la fin des années 1970, qu'il commence à raconter ce qu'il a enduré dans les camps. Quant à ses deux fils, Philippe et Roger, il pense, au vu de leurs réactions, qu'il leur a sans doute trop raconté. Pourtant, dès la Libération, ce sont les cauchemars et les chambres à gaz qui ont hanté ses nuits durant plusieurs années. Et il n'a jamais pu se décider à retourner à Auschwitz-Birkenau.

Dans les dernières pages, Andreas Sàs exprime toute l'admiration qu'il porte à ceux qui – comme le Suisse Carl Lutz ou le Suédois Raoul Wallenberg – ont sauvé des milliers de vies à Budapest.

KLAUS APPEL

UN MATIN, ILS ÉTAIENT TOUS PARTIS

Rétrospectivement, Klaus Appel constate que sa vie n'a pas été aussi ordonnée et linéaire qu'elle pourrait l'apparaître à la lecture des nombreux curriculum vitae qu'il a rédigés. Il est né en 1925 à Berlin, entouré de nombreux oncles, tantes et cousins. Sa mère, Erna, née Bieber, meurt alors qu'il n'a pas encore cinq ans. Paul Appel choisit de ne pas se remarier



et il élève seul ses trois enfants: Willi-Wolf, Klaus et Ruth-Henrietta à peine âgée d'un an. Il possède un cabinet dentaire, mais perd progressivement de nombreux patients après l'arrivée d'Hitler au pouvoir.

Fin 1937, Paul Appel choisit de partir pour les Pays-Bas avec ses enfants. Il recrute un passeur et lui confie toutes ses économies. Mais celui-ci se fait démasquer par la Gestapo et passe aux aveux. Un tribunal condamne Paul Appel à près de trois ans d'emprisonnement et à une amende. Un lundi matin, alors qu'il s'apprête à partir à l'école, le jeune Klaus entend sonner, puis des personnes demander à son père de les suivre. Son père avala quelques tranquillisants et lui dit simplement: «Va à l'école». Il ne va plus le revoir, Ruth et lui sont placés dans un orphelinat de la communauté juive de Berlin. Le directeur de l'orphelinat fait son possible pour envoyer ses pupilles en Grande-Bretagne. Le départ des deux enfants est planifié pour avril ou mai 1939, mais Ruth doit partir seule, parce que les papiers de Klaus ont perdu leur validité. Lui-même réussit à partir in extremis, au moment de la mobilisation générale, et après avoir dit au revoir à son frère. Il ne va plus le revoir. Grâce au dévouement et à la ténacité d'une Hollandaise, Gertruida Wijmsmuller-Meijer, le bus transportant Klaus et d'autres enfants juifs parvient aux Pays-Bas. De là, Klaus gagne la Grande-Bretagne.

Klaus Appel consacre la moitié de son récit à ses années anglaises. Placé dans un camp de réfugiés à Ipswich, mis en quarantaine pour cause

d'épidémie de diphtérie, il peut rejoindre sa sœur dans un petit village du West Sussex. Toutefois, la famille chez qui elle était placée ne s'occupait pas bien d'elle; la même chose arriva à Klaus, jusqu'à ce que Madame Pyke et Monsieur Goodman les prennent tous deux en charge. Au bout de quelque temps, Klaus Appel peut travailler dans une école agricole près d'Oxford, puis à Londres dans un Youth Hostel pour réfugiés – où il rencontre son camarade d'école Adi Scheinmann. Tous deux se font engager par une entreprise de démolition de maisons et logent dès lors de manière indépendante. Après quelques mois dans un restaurant, le Swiss Cottage, Klaus Appel entre en 1942 dans une fabrique chimique, dirigée par Ernst Pokorny. Il y restera jusqu'à la fin de la guerre. Il tente en vain d'entrer dans la Royal Air Force, puis dans la Merchant Navy. Le fait qu'il travaille pour une entreprise jugée d'importance nationale – elle fournit entre autres la marine – peut avoir joué un rôle dans ces «échecs».

Après la guerre, il suit des cours du soir d'ingénieur électricien, tout en continuant de travailler pour M. Pokorny. Il est le seul à achever ces cours du soir avec succès, ses camarades abandonnant peu à peu. Le fait d'avoir été catapulté dès l'enfance dans un combat quotidien pour la survie lui a enseigné la ténacité. A cette époque, il fait la connaissance d'une jeune Suisse, Myriam. L'entreprise de M. Pokorny connaissant des difficultés, Klaus Appel et Myriam se décident à rejoindre la Suisse. Pendant 38 ans, le couple travaille dans la fabrique familiale d'horlogerie, ANTIMA. Il a la joie d'avoir deux enfants et trois petits-enfants.

Dans les années 1960, Klaus Appel demande l'annulation du jugement prononcé en décembre 1938 contre son père. Le tribunal allemand rejette sa demande, arguant qu'une infraction aux lois douanières de l'époque conserve sa validité au plan juridique. Il revient à la charge en 1997 et obtient cette fois la réhabilitation de son père. Il apprend alors que son père Paul, son frère aîné Willi et l'épouse de celui-ci ont été déportés à Auschwitz-Birkenau le 19 février 1943.

La première partie de ce récit, rédigée pour la première fois en 2001, est complétée par quelques pages de 2010. Il conçoit ces pages comme un

hommage à la mémoire de tous les membres de sa famille élargie tués sans pitié par les Allemands. Au cimetière juif de Berlin-Weissensee, où sa mère et son grand-père ont été enterrées, il fait déposer une plaque en granit portant l'inscription: «Paul, Jenny, Willy, Edith Appel, 1943 in Auschwitz erbarmungslos ermordet». Il retrace ensuite le destin de son père, déporté en 1943, de son oncle Fritz, réfugié en France, et de sa cousine Ingrid Zettlin. Lorsqu'elle apprend sa déportation prochaine avec son mari, Ingrid Zettlin dépose près de chez elle son garçon âgé de dix mois. Le bébé est emmené dans un couvent, puis, la Gestapo l'ayant appris, au camp-ghetto de Theresienstadt. Il survit. A la libération, le jeune Gadi n'a que deux ans et demi. A la fin de son récit, Klaus Appel donne les noms d'une vingtaine de membres de sa parenté qui ont péri durant la Shoah et les dates de leur déportation. Il achève par cette phrase: «Nous devons < tout donner > de nous et maintenant, c'est aussi la toute dernière occasion qui s'offre de tout donner».

CAHIER 12 / 2011

FABIAN GERSON

MÉMOIRES

Les Mémoires de Fabian Gerson comportent deux parties d'égale importance. La première retrace l'enfance en Pologne, la déportation à Treblinka évitée grâce à un réflexe de survie, le travail forcé et le transfert à Buchenwald. L'auteur replace toujours le récit de sa propre vie dans un contexte politique plus large. La seconde partie raconte l'arrivée en Suisse en 1945 d'un enfant tuberculeux qui, à force de travail et de ténacité, réussit une très belle carrière académique.



Fabian Gerson est né en 1926 à Lodz en Pologne. Son père Pinkus et sa mère Dora, née Kon, y possèdent un commerce de textile en gros au cœur du centre-ville, rue Piotrkowska. Fabian et son unique sœur Franciszka entrent au gymnase juif de cette grande ville industrielle dont près d'un tiers des habitants étaient alors d'origine juive. Face à la montée de l'antisémitisme, que le récit décrit bien, les parents envisagent l'émigration. Une telle option reste toutefois difficile pour Pinkus Gerson, chez qui les voyages et contacts professionnels depuis le début du siècle ont créé des sentiments germanophiles et qui reste très attaché à son commerce de textile.

L'arrivée des troupes allemandes à Lodz en septembre 1939 met définitivement fin à ces projets. Elle s'accompagne notamment de la saisie des biens juifs et de la construction d'un ghetto. La famille décide alors de partir pour Czestochowa, à une centaine de kilomètres de là. Toutefois, Fabian et son père ne s'enfuient pas à temps et sont placés dans le ghetto. En octobre 1940, en soudoyant des SS, ils parviennent néanmoins à Czestochowa. Réunie, la famille y survit avec de maigres moyens, mais se retrouve bientôt une nouvelle fois dans un ghetto.

Fabian Gerson se souviendra toujours de cette matinée du 22 septembre 1942. Les habitants du ghetto doivent se rassembler sur la place du

Marché où a lieu la sélection. Il perd de vue ses parents et sa sœur. Il était au courant des rumeurs concernant le camp d'extermination de Treblinka. Ainsi, la mort de ses proches et de tous les déportés était pour lui une évidence. Lui aussi était destiné à la déportation. Néanmoins, il parvient à s'échapper de la colonne de prisonniers, à se cacher, puis à réintégrer une autre colonne, destinée, elle, au travail forcé. Durant près de deux ans et demi, il est contraint de travailler dans une usine d'armement, HASAG, de la banlieue de Czestochowa. Il souffre en particulier de la faim, même si des Polonaises employées à la cuisine lui viennent en aide de temps à autre.

Face à l'approche de l'Armée rouge, le transfert vers l'Ouest dans des wagons à bestiaux des prisonniers de l'usine de HASAG est organisé en janvier 1945. A Buchenwald, il tombe rapidement malade. Lorsque les prisonniers juifs sont sélectionnés pour les marches de mort juste avant la libération du camp, il arrive à se cacher. Il se souvient de l'arrivée des soldats américains qui le prennent en photo, lui, un jeune garçon qui ressemble à un «squelette ambulante».

Avec d'autres «enfants rescapés» de Buchenwald, Fabian Gerson est envoyé en Suisse pour y être soigné. Il est si fortement atteint de tuberculose qu'un médecin bernois lui donne peu de chances de survie. Il se rétablit néanmoins, lentement et avec le soutien financier des organisations juives suisses. De longs séjours dans des sanatoria de montagne, entrecoupés de séjours dans des pensions, vont dès lors se succéder, à Davos puis à Leysin, jusqu'en 1951.

Fabian Gerson témoigne très tôt d'un goût prononcé pour la lecture et les études. Il vise une maturité fédérale. Il en réussit brillamment les examens à l'automne 1949. Il entame alors des études d'ingénieur à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich. Il doit néanmoins rapidement les interrompre suite à des douleurs dorsales qui le contraignent à une immobilisation dans un lit de plâtre. Il les reprend en 1951, mais dans une autre faculté de l'EPFZ, celle des sciences naturelles. Il les conclura brillamment par un doctorat en chimie organique en 1958. Parallèlement aux

études, il pratique intensément le sport, en particulier la natation et l'aviron.

Le début des années 1960 annonce des changements importants. Fabian Gerson obtient sans difficulté la nationalité suisse et épouse Ingeborg (Inge) Waldmann en 1962. Le couple aura deux enfants, Daniel et Deborah. La famille déménage de Zurich à Bâle début 1969: Fabian Gerson a accepté une charge de professeur extraordinaire de chimie physique. Il est promu à l'ordinariat en 1975 et prend sa retraite en 1997.

Il se remémore encore deux voyages professionnels en Pologne au début des années 1990. Il emmène son fils sur quelques lieux de l'histoire familiale: Lodz, Treblinka, Czestochowa. C'est sur leur évocation que ces Mémoires se terminent.

ANDRÉ SIRTES

EN CHEMIN

André Sirtes est né Endre (André) Stern en février 1935 à Budapest. Ses parents, Károly et Margrit, sont pauvres et sont souvent contraints à déménager. En 1935, ils ouvrent un atelier spécialisé dans la teinture et le nettoyage de textiles. Après des débuts difficiles, la situation de la famille s'améliore peu à peu. Un second enfant, Miklós (Nikolaus), voit



le jour en 1937. La bonne réputation de l'atelier attire une nouvelle clientèle, ce qui permet l'engagement d'un couple – les Beér – pour des travaux de repassage.

André Sirtes alterne le récit de sa vie avec la description de l'expansion du nazisme et de l'antisémitisme. Ces développements inquiètent Károly Stern, au point qu'il se procure les documents nécessaires à l'émigration de sa famille à Madagascar. Son épouse ne peut toutefois se résoudre à abandonner sa mère, ses frères et ses sœurs. Pour cette raison, ils restent à Budapest.

Le jeune Endre vit des années heureuses et insouciantes. Il a un bref sentiment d'inquiétude en novembre 1942 lorsque son père, astreint au travail forcé, prend congé de sa famille. Deux mois plus tard déjà, il est porté disparu en Ukraine. Cela pousse son épouse à envisager la conversion, et celle de ses enfants, au protestantisme. Mais le jeune Endre refuse.

L'occupation allemande de la Hongrie en mars 1944 oblige bientôt la famille Stern à loger chez un oncle, dans un immeuble considéré comme «juif». Endre et son frère ne sont plus autorisés à fréquenter l'école. La situation se détériore encore davantage dès octobre 1944 avec l'arrivée au pouvoir des Croix-Fléchées, le parti nazi hongrois. La mère d'Endre est emmenée dans une tuilerie à Obuda, puis contrainte à une «marche de la mort» en direction de l'Ouest. Son frère et lui sont conduits dans un camp, rue Kolombusz. Le couple Beér, qui a continué entre-

temps de gérer l'atelier de textile, leur apporte une aide régulière. Aussi, lorsqu'ils s'échappent du camp début décembre, c'est chez les époux Beér qu'ils trouvent tout naturellement refuge.

Leur oncle Tibi les emmène ensuite dans une maison du ghetto international, placée sous protection suisse. Cette protection reste fragile. Une bande de Croix-Fléchées opère une raffe, force les habitants de la maison à rejoindre les quais du Danube où elle commence à les abattre. Par chance, une sirène retentit et fait fuir les assassins. Endre échappe de très peu à la mort.

Après la fin de la guerre, les enfants Stern retrouvent leur mère, rescapée du camp de Dachau. Ils entrent dans un internat à Szeged, dans le sud de la Hongrie. Lorsque les enfants de l'internat obtiennent la permission d'émigrer en Palestine, Endre voudrait saisir l'occasion, mais ni sa mère ni son frère n'acceptent de quitter la Hongrie.

La famille retourne à Budapest mais retrouve un atelier de textile vidé de ses machines. Elle peut alors compter sur le soutien de la famille Beér. Endre et son frère entrent au gymnase juif de la rue Abonyi, jadis fréquenté par Theodor Herzl. Cette période reste gravée dans sa mémoire par deux événements marquants: son frère perd un bras dans un accident; lui-même célèbre sa Bar Mitzvah dans la synagogue de la rue Csaki.

Il ressent fortement l'emprise grandissante du régime communiste sur la population et la montée de l'antisémitisme. Cela le pousse à changer de nom: il s'appellera désormais S(z)irtes. Il travaille dans une filature et est incorporé dans l'armée en 1955. Après l'écrasement de la révolution hongroise de 1956, il décide, avec des amis, de quitter définitivement la Hongrie. Le petit groupe y parvient grâce à de faux papiers.

En Autriche, on lui remet un document attestant son statut de réfugié. A sa stupéfaction, il constate que ce document porte la lettre «J». «Bienvenue dans le monde libre!!!», s'exclame-t-il. Tout cela pousse André Sirtes à méditer sur la judéité et sur l'antisémitisme. Grâce à l'aide du bureau local de l'Agence juive, il est placé dans une pension privée du centre

de Linz. Pour une émigration définitive, c'est Israël qui entre d'abord en considération. Sa demande est repoussée par le consulat israélien parce qu'il avait réclamé une libération du service militaire pendant un à deux ans. La Suisse constitue son deuxième choix, car une cousine de sa mère y est établie depuis plus de 20 ans. Le jour de son 22^e anniversaire, il reçoit l'autorisation d'entrée en Suisse et un billet de chemin de fer. Sa mère et son frère auront la permission de venir en Suisse en août 1957. Le récit d'André Sirtes se clôt sur son arrivée dans sa nouvelle famille lucernoise.

CAHIER 14 / 2014

CHRISTA MARKOVITS:
J'AI TOUJOURS EU DE LA CHANCE

EVA ALPAR:
UN DESTIN DE RESCAPÉE À BUDAPEST

Christa Markovits: Dans un prologue, Ivan Lefkovits explique la signification particulière de ce 15^e cahier. Alors que les précédents cahiers sont plus volumineux et ont un caractère définitif, celui-ci est constitué de morceaux de souvenirs et de réflexions invitant à penser à d'autres destins. Personnalité modeste mais très engagée du comité du Centre de contact pour rescapés de l'Holocauste, Christa Markovits a rassemblé toutes ses forces pour raconter par écrit son propre destin. Eva Alpar, qui a également passé son enfance à Budapest, a mis sur papier des fragments de vie avant de devoir être placée dans un home. «Par la publication de ces fragments, – conclut M. Lefkovits – nous voulons montrer que, pour nous, tous les destins sont importants».



Christa Markovits, née Barabás, et sa sœur jumelle, Vicky, sont nées en 1936 à Budapest de parents originaires de Transylvanie, une région qu'ils avaient dû quitter durant la Première Guerre mondiale. Son père, architecte, et sa mère, employée dans une grande banque, se convertissent avec leurs filles à la religion catholique fin 1938, probablement, estime-t-elle, en raison de la première loi antisémite hongroise. Ils veulent quitter la Hongrie, mais en sont empêchés par le déclenchement de la guerre. Christa Markovits n'a que très peu de souvenirs antérieurs à l'occupation allemande de la Hongrie en mars 1944, mais elle en retrace précisément le contexte général, en particulier grâce aux récits de sa mère après la guerre.



L'étoile jaune cousue sur son manteau constitue son premier souvenir de la période ultérieure. Elle et sa famille n'osent pas quitter leur immeuble, situé rue Balassi Bálint, près du Danube, sans la porter. Peu consciente des événements tragiques qui se déroulent, elle voit sa mère en pleurs après avoir reçu une carte postale de sa sœur lui annonçant qu'elle est «transportée vers l'Est» avec sa famille; après la guerre, elle apprend que la famille Glesinger avait été déportée à Auschwitz-Birkenau et que seule la fille aînée survécut.

La famille réussit à obtenir de faux papiers et s'appellera désormais Sebestyén. Depuis juin 1944, les jumelles bénéficient de la protection de la Suède. Sa mère obtient qu'elles soient cachées dans le couvent du Sacré-Cœur. Cette «oasis de paix» est cependant gravement menacée après la prise du pouvoir par les Croix-Fléchées, les nazis hongrois. Les razzias incessantes obligent les nonnes à placer les jumelles dans les maisons protégées du «ghetto international». En décembre, elles sont ramenées chez leurs parents, qui avaient quitté l'immeuble avec «l'étoile jaune» des quais du Danube et s'étaient cachés séparément avec des faux papiers, la mère avec le bébé, la troisième fille, Zsófi. Entretemps, elle avait dix mois. Ironie du sort, la famille est protégée par des soldats allemands contre les attaques des Croix-Fléchées.

Après la guerre, Christa Markovits fréquente l'école du couvent du Sacré-Cœur, travaille dans une fabrique, puis entame des études d'ingénieur en machines. La famille fuit séparément la Hongrie après la répression de la révolution de 1956: Christa, puis sa sœur jumelle parviennent en Suisse, alors que le reste de la famille trouve refuge à Los Angeles. Après des études de physique, elle est engagée à l'Institut Paul Scherrer de recherche nucléaire. Elle épouse Michael Markovits en 1972.

Eva Alpar: Le témoignage d'Eva Alpar débute en mars 1944 avec l'occupation allemande de la Hongrie. Il relate aussi le contexte politique de l'époque, même si la jeune Eva n'en avait alors que peu conscience. Au-

jourd'hui, elle se reproche d'avoir toujours pensé uniquement à elle-même dans ses efforts pour survivre.

En mars 1944, Eva Alpar a 20 ans et habite chez sa grand-mère maternelle près de la gare de l'Ouest à Budapest. Elle vit dans un environnement chrétien et n'a, hors de sa famille, aucun contact avec des Juifs. Après l'occupation allemande, sa mère et sa sœur Jolan la rejoignent, alors que son père choisit de rester dans l'appartement familial des faubourgs de Pest. Par désespoir, elle fait une tentative de suicide en absorbant de la morphine. Elle en avait obtenu de sa sœur, en échange de faux papiers, reçus d'une camarade de classe, et d'une adresse. Cette adresse est celle d'un couturier qui lui était venu spontanément en aide. Ayant rencontré par hasard Eva dans la rue et s'étant étonné qu'elle porte l'étoile jaune, il avait offert de la cacher. C'est donc finalement sa sœur Jolan qui a bénéficié de cette offre généreuse et qui est restée cachée chez le couturier jusqu'à la fin de la guerre.

Eva Alpar obtient pour elle d'autres papiers, ceux de Margit Urfi, une voisine et ancienne camarade de classe à qui elle avait offert plusieurs fois des tartines beurrées quand elles étaient enfants. A l'été 1944, elle lui demande si elle accepte de lui prêter ses papiers. Margit est d'accord. Lors de la prise du pouvoir par les Croix-Fléchées, elle trouve refuge dans un hôpital grâce à ces papiers. Elle y est engagée comme femme de chambre après avoir prétendu en pleurant que son domicile à la campagne avait été détruit par un bombardement. Eva Alpar décrit la vie quotidienne dans l'hôpital et comment elle a, par quatre fois, trahi sa vraie identité et son origine – fort heureusement sans conséquence pour elle. Elle se souvient aussi de l'aide qu'elle a apportée à un très jeune soldat allemand blessé qui voulait éviter d'être capturé par les Russes. Elle lui a remis des habits civils qu'elle avait dérobés. Elle imagine que, s'il vit encore, il pense à elle avec reconnaissance. Elle reste dans l'hôpital jusqu'à fin janvier 1945.

Pendant ce temps, sa mère et sa grand-mère sont enfermées dans le grand ghetto de Budapest. La grand-mère décède peu après la libération, son estomac affamé n'ayant pas supporté la nourriture ingurgitée. Quant

à sa mère, jamais elle ne racontera les terribles semaines passées dans le ghetto.

Dans une postface, Daniel Gerson explique en quoi ces deux témoignages sont exemplaires du destin de Juifs d'Europe centrale: l'Holocauste a été initié par les nazis et mis en œuvre avec l'aide de leurs collaborateurs locaux; néanmoins, il n'aurait jamais été possible sans une tradition antisémite pluri-séculaire.

CAHIER 15 / 2014

PARTIE III

JOURNÉE DE LA
MÉMOIRE DE
L'HOLOCAUSTE,
PALAIS FÉDÉRAL
À BERNE
2011

ALLOCUTIONS TENUES À BERNE EN JANVIER 2011

ALLOCUTION DE BIENVENUE DE L'AMBASSADEUR GEORGES MARTIN

Nous sommes réunis aujourd'hui pour célébrer la dissolution de l'Association «Centre de contact pour survivants de l'holocauste», qui a été créée en Suisse dans les années 1990 à l'initiative de Gábor Hirsch.

L'association se dissout même si ses membres, leurs partenaires, leurs proches, leurs fils et leurs filles continueront à se rencontrer dans un cadre informel. Mais ces hommes et ces femmes durement éprouvés par la vie laisseront un legs durable: les expériences personnelles qu'ils ont apportées au Centre de contact pendant de nombreuses années.

Car, par son action, le Centre de contact a fait naître quelque chose de particulier: une série de douze cahiers de mémoires. D'autres orateurs diront quelques mots à ce sujet.

Depuis la création du Centre de contact, il y a peu de thèmes qui ont alimenté autant de livres de souvenirs, de romans et de travaux scientifiques que l'Holocauste. Et pourtant, Mesdames et Messieurs, aucun livre d'histoire ni aucun ouvrage de référence sur le national-socialisme ne pourra jamais saisir vraiment la souffrance que vous et vos familles avez endurée.

Voilà pourquoi il est si important qu'un grand nombre d'entre vous ayez trouvé la force de témoigner par écrit de votre terrible vécu.

Au Centre de contact, l'idée de consigner par écrit les souvenirs des persécutions subies est discutée depuis longtemps. A cet égard, Monsieur Ivan Lefkovits a joué et continue à jouer un rôle décisif. Certes, quelques récits de survivants de l'Holocauste domiciliés en Suisse ont déjà été publiés. Je me souviens par exemple des mémoires de Sigmund Toman, du livre de Nathalie Gelbart sur son grand-père Ruben, ou du livre-témoi-

gnage de Jerzy Czarnecki sur le sort de sa famille pendant l'Holocauste. Son histoire a inspiré le film documentaire impressionnant réalisé par Peter et Susanne Scheiner.

Il s'agissait d'encourager tous les membres du Centre de contact à témoigner par écrit des souffrances endurées pendant les persécutions perpétrées par les nazis et leurs complices.

C'est pour moi un honneur particulier de pouvoir dire aujourd'hui quelques mots en qualité de représentant de la présidente de la Confédération, Madame Micheline Calmy-Rey.

Par son engagement exemplaire, l'Ambassadeur Alexandre Fasel a fait un travail de pionnier décisif. Il a noué les premiers contacts avec le professeur Lefkovits et a pu donner une conférence devant les membres du Centre de contact. Il nous rejoindra plus tard. Après lui, le Centre de contact a trouvé au DFAE un interlocuteur intéressé et convaincu par le projet de mémoires, en la personne de l'Ambassadeur Jacques Pitteloud, mon prédécesseur.

Je tiens à remercier tout particulièrement Madame Ruth Dreifuss, ancienne présidente de la Confédération, de nous honorer de sa présence et d'avoir accepté de prendre la parole devant nous.

Aujourd'hui, les activités du Centre de contact pour survivants de l'Holocauste arrivent à leur terme, du moins sous leur forme actuelle. Mais l'histoire de ces femmes et de ces hommes qui, malgré tout ce qu'ils ont subi, ont fait vivre ce centre en lui insufflant leur énergie, sera préservée pour la postérité grâce à ces beaux cahiers de mémoires qui invitent à la lecture. Puissent-ils contribuer à rendre notre monde plus humain et plus altruiste.

GEORGES MARTIN

Chef Secrétariat politique du Département fédéral des affaires étrangères (DFAE).

Chef de la délégation suisse auprès de l'IHRA.

Berne, 27 janvier 2011.

RUTH DREIFUSS
CONSEILLÈRE FÉDÉRALE DE 1993 À 2002
PRÉSIDENTE DE LA CONFÉDÉRATION EN 1999

C'est avec une profonde émotion que je partage avec vous cet événement. Aujourd'hui, nous portons le deuil des victimes assassinées et nous rappelons de leur terrible destin; mais cette cérémonie doit aussi rendre hommage au triomphe de la vie sur la mort. Car vous, survivants de la Shoah, en dépit des atrocités qui vous ont été infligées et qui hantent encore le présent, vous êtes aussi des vainqueurs.

Vous étiez livrés à un ennemi qui non seulement voulait vous tuer, vous exterminer et vous détruire physiquement, vous et toute votre famille; animé par un antisémitisme meurtrier et une idéologie perverse, il vous niait également toute humanité. C'est justement cette humanité que vous avez su préserver pendant les persécutions et les périodes qui ont suivi.

Ceux qui liront ces textes apprendront comment les enfants ou les adolescents que vous étiez alors avaient conservé, malgré tout, la capacité d'aimer et d'apprendre, l'aptitude au deuil et à la confiance. Et cela grâce à l'amour et au dévouement de votre famille pendant les persécutions.

Après la libération, vous avez trouvé la force de retourner dans la société humaine. Vous avez également réalisé vos souhaits professionnels et vos aspirations à une vie riche de sens, qui soit aussi utile à la collectivité.

Les nouvelles familles que vous avez fondées sont la preuve manifeste de votre victoire sur la destruction et l'extermination. Vous avez réappris à aimer et à être aimés.

Voici maintenant rassemblés les témoignages de vos vies soumises aux persécutions du régime national-socialiste. Votre manifeste vient bien tard. Pendant longtemps, vous avez probablement voulu épargner votre conjoint, vos enfants et vos amis. Il vous était inconcevable d'exprimer en paroles ce que vous aviez vécu, tant cela semblait d'une cruauté inimaginable, tant cela restait douloureux. Nombre d'entre vous étiez toujours

tourmentés par la culpabilité irrationnelle, mais profonde, d'avoir survécu. Pourquoi vous, alors que tant d'autres sont morts gazés ou fusillés ou ont succombé aux mauvais traitements? D'ailleurs, pendant longtemps, bien peu nombreux étaient celles et ceux qui auraient accepté d'écouter, ou même simplement d'entendre, vos récits sur cette période de barbarie.

Pour beaucoup d'entre vous, il aura fallu que la vieillesse advienne pour que la parole se libère et que vous puissiez évoquer ce que vous-même, votre famille, votre communauté et votre peuple avaient subi. Vous avez ainsi remporté une autre victoire: une victoire sur la douleur, toujours à vif, de la mémoire des crimes à peine concevables que des êtres humains ont infligés à d'autres êtres humains, en Europe, il y a seulement quelques décennies.

Vous avez trouvé la force non seulement de vous souvenir, mais aussi de transmettre les souvenirs. Vous avez témoigné par écrit pour que la postérité n'oublie pas à quelles extrémités peuvent conduire le racisme et la haine entretenue à l'encontre des minorités.

Je suis convaincue que nombre de ces mémoires n'auraient pas vu le jour sans le soutien aimant de votre conjoint et de vos enfants.

Vous avez également trouvé un soutien par la communauté de destin dont le Centre de survivants de l'Holocauste a été le point de ralliement. L'association elle-même sera dissoute aujourd'hui, parce vous souhaitez procéder vous-mêmes à sa liquidation, en toute conscience. Votre organisation ne doit pas disparaître en raison de la mort naturelle de ses membres: vous voulez décider vous-même de votre destin.

Votre projet a également bénéficié du précieux concours de professionnels: des historiens, des archivistes et des graphistes nous ont permis de disposer aujourd'hui de ces témoignages écrits soigneusement mis en forme.

Ce projet de mémoires a également reçu le soutien des instances officielles. Je voudrais mentionner ici le Département fédéral des affaires étrangères et la Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique. Les autorités scolaires sont spécialement invitées à faire en

sorte que ces textes trouvent de nombreux lecteurs parmi la jeune génération. Il est important que ces témoignages soient largement diffusés. En faisant œuvre de mémoire, vous nous avez laissé un legs durable.

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à toutes les personnes qui ont pris part à ce projet. En souvenir des victimes privées de leurs droits et assassinées; en reconnaissance du courage et de l'humanité des survivants; comme acte de vigilance face à la haine.

RUTH DREIFUSS

Conseillère fédérale de 1993 à 2002, Présidente de la Confédération en 1999.

Berne, 27 janvier 2011.

IVAN LEFKOVITS
SURVIVANT DE L'HOLOCAUSTE

En cette occasion solennelle, j'ai pour rôle de mettre en évidence une série de liens: des liens entre le Centre de contact et la Confédération suisse, entre les témoins de l'Holocauste et les générations qui les ont suivis: en somme, des liens entre des êtres humains et d'autres êtres humains.

Je tiens entre les mains le premier des cahiers de mémoires, qui rassemble des articles intéressants, nés sous la plume de Jacques Picard, Jacques Pitteloud et François Wisard, et de beaucoup d'autres. Pour la première fois, nous, les membres du Centre de contact, ne nous retrouvons pas en vase clos, mais dans un autre cadre, dans un autre milieu. Nous pouvons prendre le temps de considérer l'importance d'être reçus dans ce lieu majestueux et devrions nous arrêter un instant pour réfléchir aux changements de ces dernières décennies, qui ont marqué notre environnement et ont également laissé leur trace en nous.

J'ai choisi de m'intéresser à un sujet que je qualifierais par une expression inhabituelle: l'«antisémitisme ressenti». Cette expression, ici détournée de son contexte, s'inspire de la météorologie. Dans les prévisions météorologiques, il est souvent question de «température ressentie», ou de «froid ressenti». La température ressentie, c'est la manière dont une personne perçoit la température dans son environnement. Lorsqu'il fait moins deux degrés avec un vent du nord de force trois, la température ressentie subjectivement est nettement plus basse que la température réelle. Objectivement, le froid est certes de moins deux degrés, mais sur le plan subjectif, nous avons l'impression qu'il fait moins douze. Et si l'air est saturé d'humidité, on grelotte encore plus.

Nombre d'entre nous résistent bien au «froid ressenti», ou enfilent un gros pull. Mais rares sont ceux qui sont armés pour affronter l'«antisémitisme ressenti». Nous y sommes très sensibles, hypersensibles même. La physiologie du corps est une chose, la psychologie de l'âme en est une

autre. Loin de moi l'idée de suggérer que nous devrions nous endurcir contre l'antisémitisme. Au contraire, nous devrions être conscients qu'un même événement a un effet différent d'une personne à l'autre – suivant que le soleil brille ou que la bise souffle.

En plus de quarante ans de vie en Suisse, je n'ai été confronté qu'à une seule attaque antisémite à mon encontre. Jake Fersztand, qui est parmi nous aujourd'hui, en a été témoin. Je ne reviendrai pas sur cette histoire ici, mais je tiens à en faire ressortir un élément de réflexion. J'ai porté plainte et suis allé devant les tribunaux. C'était quelque chose de concret, et dans ce cas, je ne suis pas démuni, je peux me défendre. Mais quand quelqu'un laisse tomber une remarque telle que: «Ça, tu peux le faire en Israël, mais pas ici», on touche, à mon sens, à l'«antisémitisme ressenti» que je viens de décrire.

Les réfugiés venus en Suisse à la fin des années 1940 se sont souvent heurtés à un antisémitisme non voilé. Les immigrés de 1968 ont eu plus de chance, ils sont arrivés dans une Suisse qui avait complètement changé.

Il y a une quinzaine d'années, Gábor Hirsch, un survivant de la Shoah, a eu le courage de créer un Centre de contact pour rescapés de l'Holocauste. Le destin nous a réunis et un organisme vivant est né. Les membres ont commencé à exister les uns pour les autres, et l'association s'est mise à exister pour le monde extérieur. A l'origine, nous nous réunissions pour pouvoir discuter librement du passé (et du présent). Mais, petit à petit (à vrai dire, seulement lorsque nos rangs ont commencé à se clairsemer), l'idée s'est imposée à nous que nous ne devrions pas quitter la scène sans rien dire. Etant l'un des plus jeunes survivants de Ravensbrück et Bergen-Belsen, j'ai réussi à convaincre certains membres à monter un projet de mémoires. La présidence de l'association s'est tout à fait identifiée à cette idée, et nous avons sauté le pas. Le résultat, le voici: ce sont ces douze cahiers avec ces douze histoires. Ces témoignages n'ont rien de contes de fées. Ce sont les histoires de notre survie. Elles racontent comment nous avons échappé à la machine de mort et d'extermination conçue par l'Allemagne nazie. Récemment, j'ai dit à quelqu'un que les histoires de notre

survie étaient des «histoires banales» et il m'a corrigé: «Non, ce sont des histoires exceptionnelles, parce que les histoires banales se sont terminées dans la fosse commune.»

Je ne m'attarderai pas sur les aléas de la genèse de ces cahiers de mémoire, ce qui dépasserait le cadre de mon allocution, mais je vous renvoie pour cela au volume inaugural. Si tous les remerciements y ont déjà été formulés, je ne peux, dans ce cadre solennel, omettre de relever que ce projet n'aurait jamais pu être réalisé sans le généreux soutien du Département fédéral des affaires étrangères. Je tiens donc à remercier Messieurs Jacques Pitteloud, François Wisard, Georges Martin et Claude Altermatt, du DFAE. Je souhaiterais encore citer de nombreuses institutions et personnes sans lesquelles cette entreprise serait restée lettre morte: en particulier Jacques Picard, de l'institut d'études juives de l'Université de Bâle, Martin Sommer et Christine Jungo, de l'école de design, ainsi que les relectrices et relecteurs Tanja Hammel, Deborah Freiburghaus, Martina Walser, Lea Bloch, Stefan Roser, Melissa Detling, Zamira Angst, Linda Mülli. Enfin, et ce soutien n'est pas le moindre, nous avons bénéficié du généreux don des époux Eytan.

Pour conclure, j'aimerais revenir encore sur le terme d'«antisémitisme ressenti» que j'évoquais tout à l'heure. Il s'agit là certes d'une impression subjective, mais pour la personne concernée, elle est bien réelle. Cet antisémitisme, je le ressens, donc il existe. Or, puisque nous pouvons nous laisser guider par notre ressenti, notre sensibilité devrait nous permettre d'identifier la situation inverse lorsqu'elle se produit, c'est-à-dire une situation d'empathie, telle que celle que nous vivons aujourd'hui en cette Journée internationale dédiée à la mémoire des victimes de l'Holocauste: la rencontre avec une Suisse qui partage nos sentiments. Quel pays, quel gouvernement, quelle institution aurait, comme la Suisse en cette occasion, la générosité de saluer, au moment où elle tire sa révérence, une association qui, jusqu'à son dernier souffle, s'est battue pour l'humain?

Cet événement a été placé sous l'égide de l'ancienne conseillère fédérale Ruth Dreifuss. Nous la remercions chaleureusement pour tout ce

qu'elle et la Suisse officielle ont fait pour nous et notre cause, et pour tout ce qu'elles font encore aujourd'hui. Madame la Conseillère fédérale, nous n'avons pu trouver pour vous de meilleur cadeau que cette collection de cahiers sur l'Holocauste que je viens de présenter. Je vous les remets au nom des douze auteurs, mais également de la part de tous les membres du Centre de contact.

IVAN LEFKOVITS

Membre du comité du Centre de contact pour survivants de l'Holocauste.

Berne, 27 janvier 2011.

FRANÇOIS WISARD
CHEF DU SERVICE HISTORIQUE DU DFAE

«En 1997, les débats se sont intensifiés au sujet des [...] survivants de l'Holocauste. Malheureusement, ces discussions ont été menées à notre sujet, mais sans nous». C'est en ces termes que Monsieur Gábor Hirsch a évoqué en 1999 les origines du Centre de contact. Ces paroles m'avaient alors beaucoup touché, et elles me touchent encore aujourd'hui.

J'y ai été d'autant plus sensible qu'en 1997, j'ai commencé à travailler en tant qu'historien au DFAE et que, depuis lors, il ne se passe guère de mois sans que le thème «Suisse – Seconde Guerre mondiale» ne m'occupe.

Au DFAE, nous avons des discussions avec vous, au moins depuis le lancement du projet des cahiers de mémoires en 2008.

Mais plus important encore, et cela a été décisif pour que nous, au DFAE, apportions un soutien sans réserve à ce projet: c'est vous qui parlez et c'est vous qui écrivez sous la forme qui vous convient et dans vos propres mots sur toute cette horreur, sur tout ce que vous et votre famille avez vécu, sur tout ce qui est inconcevable – inconcevable du moins pour tous ceux qui sont nés après l'Holocauste.

A l'origine de ce projet de cahiers de mémoires, il n'y avait pas la Suisse officielle, ni des historiens ou des journalistes qui voulaient vous poser des questions bien précises et en savoir plus sur votre vie et votre survie, voire vous instrumentaliser à certaines fins. Il y avait votre propre volonté de faire face à votre histoire et de la transmettre à la postérité sous une forme que vous seuls auriez choisie.

Au Centre de contact, vous avez décidé de lancer ce projet – comme vous avez décidé de dissoudre votre association. Dans les deux cas, vous avez souhaité le soutien du DFAE. Et à chaque fois, nous avons répondu sans hésiter: «Oui, bien sûr».

Nous sommes heureux et fiers de pouvoir vous apporter notre concours dans ce projet, conjointement avec les personnes chargées de la relecture et de la mise en page et avec les autres parties prenantes.

Mais, le plus important, c'est que vous avez toutes les raisons d'être fiers de ces douze cahiers de mémoires, sans oublier qu'il existe encore d'autres manuscrits. Pour ceux-ci également, nous trouverons sans aucun doute ensemble une solution satisfaisante pour tous les intéressés. Nous allons également nous y engager.

En outre, plusieurs d'entre vous partagent oralement leurs mémoires avec des écoliers depuis de longues années. Vous pouvez aussi être fiers aussi de l'action précieuse que vous menez dans les écoles.

C'est dans cette salle que nous avons écouté les récits poignants d'Ivan Lefkovits, de Gábor Hirsch et de Jake Fersztand, qui ont passé leur enfance en Slovaquie, en Hongrie et en Pologne. Dans les cahiers de mémoires s'expriment également d'autres survivants, qui ont vécu leurs premières années à Prague, à Berlin ou ailleurs.

Bien sûr, il y aurait beaucoup à dire et à écrire sur ces différents destins, des comparaisons à faire et des commentaires à formuler. D'ailleurs, cela se fera probablement. Des décennies encore après votre «dernier souffle», «des discussions seront menées à votre sujet».

Aujourd'hui, en cette journée dédiée à la mémoire des victimes de l'Holocauste, il est question partout des leçons à tirer ou des leçons tirées. C'est un sujet que je n'aborderai pas. Et je ne parlerai pas non plus du travail pédagogique qui a été accompli en Suisse ou qu'il faudrait encore effectuer. Il me semble que ce ne soit pas le sujet le plus important à évoquer ici et aujourd'hui.

Le professeur Ivan Lefkovits, qui trouve toujours les mots justes – à l'oral comme à l'écrit –, a précisé dans le volume inaugural de la série des mémoires: «Il serait présomptueux de penser que nous pouvons réveiller les consciences et transformer le monde par nos écrits. Et il est d'ailleurs sans importance que ces récits soient lus par dix personnes ou par des dizaines de milliers de personnes».

Ici et maintenant, le plus important à mes yeux, c'est que vous ayez la parole, et que vous ne soyez pas obligés de subir de longs et fastidieux discours. Je me contenterai donc d'exprimer mon sentiment prédominant.

Et ce sentiment s'appelle respect. A la fin de ses mémoires, un auteur fait cette recommandation: «Nous devons «tout donner» et ce sera maintenant l'ultime occasion de vraiment tout faire». Oui, «nous devons tout donner», écrivez-vous.

Tout au long de votre vie, vous avez déjà donné bien davantage que la plupart de vos congénères. Vous avez perdu des membres de votre famille, des amis, des connaissances, une perte que rien ne pourra jamais effacer.

Vous avez dû quitter une maison, un appartement, le pays de votre enfance. Sans oublier toutes ces choses auxquelles beaucoup d'entre vous ont dû renoncer durant leur captivité dans les camps.

Et même après la guerre, vous avez beaucoup donné, mais sous une autre forme. Beaucoup d'amour à votre conjoint, à vos enfants et petits-enfants. Un autre vécu que ces mémoires illustrent de manière saisissante. Ce qui frappe aussi, c'est de voir la disponibilité et la patience dont vous avez fait preuve à l'égard de vos amis.

Et comme si tout cela ne suffisait pas, pour reprendre vos paroles, vous avez couché vos récits sur le papier. Pour nombre d'entre vous, c'était même la première fois que vous le faisiez.

Pour être honnête, je ne suis pas sûr que si nous avons traversé les mêmes épreuves, nous aurions été nombreux, dans cette assemblée, à avoir encore le courage d'en parler. En ce qui me concerne, j'en doute fort. Ce courage, vous l'avez eu.

Et c'est aussi pour cela que vous êtes pour nous un exemple.

Nous vous en remercions et nos meilleurs vœux vous accompagnent pour vos prochaines rencontres.

FRANÇOIS WISARD

Chef du Service historique du Département fédéral des affaires étrangères (DFAE).

Représentant de la Suisse dans le groupe de travail Mémoires de l'IHRA.

Berne, 27 janvier 2011.

Les membres du Centre de contact en route pour Berne: Vera et Alexander Gordon, Peter et Henrietta Lebovic, Jake Fersztand et Christa Markovits.

Arrivée à la place Fédérale à Berne.





A l'entrée du Palais fédéral et durant la cérémonie.



Allocution
de bienvenue de
l'ambassadeur
Georges Martin
et autres allo-
cutions: l'ancienne
présidente de
la Confédération
Ruth Dreifuss;
Prof. Ivan Lefkovits.





Dr. Bernard Wicht;
M. Gábor Hirsch;
M. Jake Fersztand.



Dr. François Wisard; Dr. Claude Altermatt; l'ancienne présidente de la Confédération Ruth Dreifuss lors de la réception du coffret contenant les cahiers de mémoires (1–12).



>>
Le Prof. Ivan Lefkovits remet à l'ancienne présidente de la Confédération Ruth Dreifuss le coffret avec les cahiers de mémoires (1–12).









Les participants
écoutent
attentivement
l'intermède
musical de
Mark Varshavsky.



Remise des médailles commémoratives (cf. p. 22) par l'ancienne présidente de la Confédération Ruth Dreifuss et par le Prof. Ivan Lefkovits. Ici à des auteurs: Betty Brenner (son époux Ernst est décédé peu après la remise de son manuscrit); Nina et Wilhelm Pelc (Nina a publié sous son nom de jeune fille Weilová); Eva Halter-Arend (fille de feu Hana et Hanuš Arend); Peter Lebovic.





Ursula Nyirö
(son époux Gábor
est décédé peu
auparavant),
accompagnée de
Christa Markovits;
Jake et Erika
Fersztand;
Klaus Appel;
Gábor Hirsch.





L'ancienne présidente
de la Confédération
Ruth Dreifuss exprime
ses remerciements
à Alexander Gordon.



L'ancienne présidente de la Confédération Ruth Dreifuss exprime ses remerciements à Ivan Lefkovits pour l'idée des cahiers de mémoires et pour sa réalisation.

Vera Gordon;
Judith Schlesinger;
Pavel Weil;
Ursula Nyirö.





Sigmund Baumöhl
et son épouse
Ursula Scheidegger;
Vojka Krecic
et sa fille;
Eva Soykova et
Wilhelm Pelc;
Manfred Rosner
(à l'arrière-plan),
Arnost et
Judith Schlesinger.



>

Peter Lebovic;
Robert
Schönhauser;
Pavel Weil.



>>

Lors de l'apéritif
qui a suivi:
Jake Fersztand
et Dr. Claude
Altermatt;
Alex Dreifuss.







Conversation animée
avec Jake Fersztand.



Pause-café méritée
pour Ivan Lefkovits.





<
Discussions
détendues lors de
l'apéritif avec
Helena Mechner;
Shlomo Graber;
Gábor Hirsch.



<<
Eva Halter-Arend
et Peter Lebovic.

>

Instantanés pris
lors de l'apéritif:
Manfred Rosner;
Veronika Klingler;
Vojka Krecic.



>>

Sigmund Baumöhl
et
Alexander Gordon.





PARTIE IV

MÉMOIRES
PRIVÉE
ET PUBLIQUE

MÉMOIRES PRIVÉE ET PUBLIQUE:
LE CENTRE DE CONTACT ET LES RÉCITS
DE SURVIVANTS DE L'HOLOCAUSTE
EN SUISSE

Les mémoires de mon père ont été publiés à titre posthume dans le cahier 13 de cette série. J'ai eu le privilège de pouvoir éditer son ouvrage et de participer également à la publication des cahiers 14 et 15, ainsi que du volume final.

Cet article reflète l'importance du Centre de contact pour la mémoire de l'Holocauste, aussi bien dans la sphère privée que dans l'espace public suisse. Le texte s'appuie sur une analyse historique du rôle de l'association pour le discours sur le génocide des Juifs mais aussi sur les expériences personnelles d'un membre de la «Deuxième génération».

Mon père, comme la plupart des survivants, a commencé très tard à parler de la persécution durant la Deuxième Guerre mondiale. Il a rédigé ses mémoires, qui sont désormais publiés, durant les dernières années de sa vie. Et sa première apparition publique en tant que témoin ne date que de 2006. A l'occasion de la Journée à la mémoire des victimes de l'Holocauste, le 27 janvier, aux Archives suisses d'histoire contemporaine, j'ai organisé des rencontres de lycéens avec des témoins de l'époque. Alors qu'auparavant il n'avait évoqué sa vie pendant l'Holocauste que par bribes, il a eu la possibilité, à 80 ans, de relater son histoire sous forme de récit achevé.

J'en connaissais déjà les grandes lignes. Car même s'il n'avait pas parlé en détail des années de guerre, son terrible destin entre 1939 et 1945, qui contrastait tant avec la réalité suisse dans laquelle nous vivions, était constamment présent. Des noms de lieux comme «Auschwitz», «Buchenwald», «Theresienstadt» et «Treblinka» ainsi que les mots «déportation», «ghetto», «réparation». faisaient partie depuis toujours de notre quotidien.

«HOLOCAUSTE»:
UN CONCEPT POUR EXPRIMER QUELQUE CHOSE
DE DIFFICILEMENT CONCEVABLE

Toutefois, dans les années 70, il n'existait pas encore dans mon environnement de terme générique pour désigner les crimes perpétrés contre les Juifs d'Europe. Moi-même, je n'ai eu connaissance du mot «Holocauste», si courant aujourd'hui, qu'au moment de la fameuse série du même nom en 1979. Je me souviens encore que mon père a quitté la pièce où se trouvait la télévision au bout de quelques minutes tandis que le reste de la famille suivait le drame d'une famille juive installée dans la sphère d'influence de l'Allemagne nazie, et ressentait un lien entre ce drame et son propre sort, en dépit de toutes les simplifications.

C'est à ce moment que nous avons commencé à comprendre que nous n'étions pas les seuls, nous et quelques personnes de notre entourage, à vivre l'absence de grands-parents, tantes et oncles ainsi que la disparition de toute trace matérielle, mais que cette réalité touchait aussi une grande partie des Juifs d'Europe. Le monde judéo-suisse, intact en apparence, faisait figure d'exception. Les récits de fuite et de persécution, auxquels j'étais habitué depuis mon enfance, avaient marqué la société juive d'Europe au cours de la première moitié du XX^e siècle.

Mais pour que les survivants de l'Holocauste en Suisse trouvent la force et la confiance de s'engager collectivement pour surmonter leur destin et transmettre l'histoire de leurs (sur)vies, il a fallu que de nombreuses années s'écoulent encore. Alors qu'aux Etats-Unis et en Israël des groupes d'entraide pour les enfants de la «Deuxième génération» se constituaient déjà, les survivants suisses n'avaient pas encore dans les années 80 la possibilité de s'engager ensemble pour leurs besoins.

Différents facteurs ont permis au milieu des années 90 la fondation du Centre de contact. La détermination accrue de multiples personnes touchées à affronter leur propre histoire a probablement été décisive. Bon nombre de survivants étaient alors en mesure de se considérer comme fai-

sant partie d'un groupe et d'échanger avec d'autres compagnons d'infortune sur cette expérience historique unique d'exclusion, d'extermination et de volonté de survivre.

OUVERTURE DE LA SOCIÉTÉ ET DÉBAT «SUISSE – DEUXIÈME GUERRE MONDIALE»

Mais les évolutions de la société ont aussi considérablement influencé la création du groupe d'entraide en 1995. Le contexte d'une société qui s'ouvrait, de plus en plus individualisée, avec de multiples mouvements d'émancipation a permis même à des histoires aussi «étrangères» et dérangeantes que celles des survivants de l'Holocauste de trouver leur place dans des débats publics. Pouvoir parler de sa propre persécution et des souffrances qui s'en sont suivies et éventuellement l'écrire aussi n'était plus considéré comme quelque chose d'arrogant, mais plutôt comme une forme légitime de présentation de soi et d'appropriation positive et consciente de son propre destin.

Par ailleurs, la seconde moitié des années 90 a été marquée par un débat approfondi sur le rôle de la Suisse durant la Deuxième Guerre mondiale et sur sa politique à l'égard des réfugiés juifs. Comme il s'agissait de sujets qui concernaient au premier chef les survivants de l'Holocauste, certains se sont sentis obligés de sortir de l'anonymat et de donner publiquement leur version spécifique de l'Histoire.

AIDE ET DISTANCE: LES SURVIVANTS DE L'HOLOCAUSTE ET LES JUIFS DE SUISSE

Le groupe de contact doit également être perçu comme une partie du «paysage» juif diversifié de la Suisse. Presque tous les survivants de l'Holocauste en Suisse sont nés juifs. Mais seule une partie d'entre eux est affiliée aux communautés juives établies. Pendant la période de la persécution,

certaines survivants avaient perdu tout lien avec le judaïsme. Ainsi, les parents et les sœurs de mon père avaient été déportés vers le camp d'extermination de Treblinka le lendemain de Yom Kippour en 1942. Toute sa vie, il s'est souvenu avec une ironie amère que la famille avait encore jeûné à l'occasion de cette grande fête. Depuis lors, il ne s'est plus jamais conformé à ce commandement. D'autres ont entièrement nié leur origine juive pendant de longues années pour se protéger, eux et leurs familles, d'éventuelles nouvelles persécutions.

Par ailleurs, de longues années se sont écoulées avant qu'une majorité des coreligionnaires helvétiques acceptent d'écouter réellement ce que les Juifs avaient dû endurer de l'autre côté de la frontière. Certes, les réfugiés généralement démunis bénéficiaient souvent d'un soutien matériel généreux de la part des organisations humanitaires juives. Mais cette dépendance pouvait aussi susciter un sentiment d'infériorité, d'être simplement toléré, et cela a laissé un souvenir désagréable.

Il n'est donc pas étonnant que le Centre de contact ait souvent bénéficié pour ses rencontres de l'hospitalité de la communauté juive libérale de Zurich «Or Chadasch», fondée en 1978, elle aussi «non conforme». Cette communauté, relativement petite, mettait gracieusement à la disposition du groupe d'entraide ses locaux, alors que la Communauté israélite de Zurich (ICZ), bien établie, attendait un dédommagement pour l'utilisation de ses infrastructures. Les membres fondateurs du Centre de contact ont considéré cette exigence comme un manque d'empathie pour leurs besoins spécifiques en tant que groupe d'entraide presque totalement dépourvu de ressources.

Lorsque l'association a été fondée en 1995, le nombre de survivants de l'Holocauste vivant en Suisse dépassait probablement la centaine. Les premières réunions rassemblaient quelques dizaines de personnes. Une grande partie des survivants continuait à se tenir à l'écart des activités du groupe. Mon père en faisait également partie. Et même s'il connaissait des «militants», il redoutait une rencontre institutionnalisée avec d'autres compagnons d'infortune. Si la confrontation avec sa propre histoire était

déjà suffisamment difficile, se retrouver face à des souffrances étrangères et pourtant familières pouvait lui sembler encore plus insupportable.

UN SOUTIEN PSYCHOLOGIQUE FORMEL ET INFORMEL

En effet, les rencontres se déroulaient fréquemment dans un climat de tension, car certaines personnes présentes avaient des difficultés à partager leur temps et leur attention avec d'autres compagnons d'infortune. Même si bon nombre de survivants de l'Holocauste en Suisse avaient réussi sur le plan professionnel et s'étaient bien intégrés dans la société, la plupart avaient subi des traumatismes psychiques qui se manifestaient justement avec l'âge. De par l'existence du Centre de contact, la question de la mise en place d'un soutien psychologique professionnel spécifique était évidente et pertinente. Si en Israël et dans des pays comptant de grandes communautés juives il existait déjà depuis longtemps des aides spécifiques pour les survivants de l'Holocauste, la Suisse ne disposait jusqu'alors quasiment d'aucune offre de ce genre. L'Union Suisse des Comités d'Entraide Juive (VSJF) s'était certes engagée sans relâche depuis la Deuxième Guerre mondiale pour subvenir aux besoins matériels des survivants en Suisse, mais jusque dans les années 90 il n'existait aucun cadre institutionnel pour les besoins psychothérapeutiques. Seule la région de Bâle a eu un petit groupe d'entraide de la «Deuxième génération», Kinder des Holocaust (Enfants de l'Holocauste), qui a été actif temporairement dans les années 80.

Pour pallier ce manque, l'organisation «Tamach» le Centre de consultation psychosociale pour les survivants de l'Holocauste et leurs proches en Suisse a été créée en 1998. Tamach essayait de répondre aux besoins spécifiques des familles de survivants de l'Holocauste dans le domaine du soutien psychologique et participait aux rencontres du Centre de contact. Mais la coopération entre le Centre de consultation et le Centre de contact n'est pas allée plus loin. Tamach a mis fin à ses activités en 2013.

Pour la plupart des membres, les rencontres du Centre de contact représentaient certainement une forme essentielle de réflexion psychologique et de fond sur leur histoire. Comme l'a constaté Jake Fersztand dans son discours lors de la cérémonie de clôture du 27 janvier 2011: «Pour bon nombre d'entre nous, c'était la seule occasion d'évoquer des sujets que même dans notre propre famille nous évitions. Il est toujours douloureux de parler de ces événements. Mais lors de nos rencontres, c'est devenu plus facile. Nous nous retrouvions avec des personnes ayant vécu des expériences similaires. Il m'est arrivé parfois, lorsqu'on m'a questionné sur certains faits, de ne plus pouvoir continuer à raconter. Nous portons un fardeau et le transmettons – que cela nous plaise ou non – aux deuxième et troisième générations.» Ces quelques lignes évoquent la grande solitude que certains survivants n'ont manifestement pas pu surmonter, même au sein de leur famille. De plus, on perçoit ici un sentiment de culpabilité de devoir laisser à leurs descendants un «héritage» aussi atroce. Pour les plus proches justement, il était parfois difficile de supporter des récits comportant autant de violence et de souffrance.

Outre l'opportunité de pouvoir raconter son histoire pendant la persécution nazie dans le cadre du Centre de contact, c'était aussi une possibilité de passer des moments de détente et de convivialité avec des personnes qui vous étaient «familières» de par leur passé. C'est justement lorsque des survivants avaient eu une relation assez distante avec la communauté juive traditionnelle que le Centre de contact a pu faire office aussi de communauté de remplacement. Ainsi, les membres avaient la possibilité de passer ensemble la soirée du séder de Pessah et recevaient des cartes de vœux à l'occasion du Nouvel an juif.

Mais compte tenu des histoires dramatiques relatées par les différents survivants, les rencontres n'étaient pas toujours totalement dénuées de conflit. Comme dans tous les groupes, il y avait des tensions et de la concurrence entre certaines personnes. Si quelqu'un commençait à parler de son vécu, d'autres voulaient aussi raconter leur sort. Il existait également une sorte de «hiérarchie de la souffrance». Certains survivants

avaient «seulement» dû fuir les Allemands ou se cacher et avaient survécu avec leurs familles, alors que d'autres avaient été contraints de passer des mois, voire des années, dans des conditions atroces dans différents camps juste à côté des chambres à gaz et des fours crématoires, où leurs familles avaient trouvé la mort. Accepter la marque très différente laissée par l'expérience de la persécution et se considérer malgré tout comme le maillon d'une histoire commune en tant que survivant du génocide perpétré par l'Allemagne nazie n'était pas une tâche facile pour les membres du Centre de contact.

TÉMOINS DE L'ÉPOQUE: DES RÉCITS DE SURVIVANTS RENDUS PUBLICS

Pour beaucoup de survivants, transmettre leur histoire est alors devenu une priorité. Le débat «Suisse – Deuxième Guerre mondiale», entamé dans les médias mais aussi parmi les historiens peu de temps après la fondation du Centre de contact, a renforcé le besoin de rendre publique une version authentique d'expériences personnelles de l'Holocauste. Gábor Hirsch a expliqué en ces termes comment il s'est efforcé de ne pas être simplement l'«objet» d'un discours, mais de devenir le «sujet» de son propre récit: «En 1997, les discussions autour des [...] survivants de l'Holocauste se sont renforcées. Malheureusement, ces entretiens qui nous concernaient ont été menés sans nous.»

Grâce à l'engagement de divers «militants» du Centre de contact, les survivants de l'Holocauste en Suisse ont réussi à être des porte-parole auprès de l'opinion publique, à se faire entendre et à exposer leur histoire. Les écoles et institutions religieuses se sont aperçues que même en Suisse, pays «neutre», il y avait des témoins directs du génocide des Juifs. Dans le contexte du débat «Suisse – Deuxième Guerre mondiale», les survivants sont devenus des témoins des événements historiques et ont ainsi réfuté des stratégies de justification aussi maladroites que celle du conseil-

ler fédéral Jean-Pascal Delamuraz affirmant en 1996 qu'«Auschwitz, ce n'[était] quand même pas en Suisse».

Des survivants d'Auschwitz vivaient en Suisse. Combien de personnes auraient pu être sauvées des chambres à gaz de Birkenau et d'autres camps d'extermination allemands si la politique des réfugiés suisse de l'époque n'avait pas été dictée par des craintes antisémites d'une surpopulation étrangère? C'est là une question cruciale qui se pose aujourd'hui encore pour l'identité propre de la Suisse en tant que collectivité soumise à des valeurs humanitaires. Avec le Centre de contact, d'une certaine manière, «Auschwitz» est devenu visible en Suisse.

Le besoin de nombreux survivants de raconter leur histoire a rencontré à la fin du XX^e siècle une volonté accrue des écoles et des universités de s'exposer à ces témoignages et également de les documenter. Ce sont notamment des professeurs d'histoire engagés dans des écoles secondaires et des hautes écoles qui ont reconnu la qualité et l'intérêt de ces rencontres avec des témoins de l'époque. Des communautés juives, qui étaient maintenant disposées à écouter les récits de l'extermination de leurs semblables, ont également envoyé des invitations.

Ces manifestations avec les témoins de l'époque étant parfois publiques, les médias remarquèrent que parmi nous vivaient des personnes qui avaient des expériences intéressantes à relater, renvoyant bien plus loin qu'à leur vie actuelle en Suisse. Dans le recueil de Raphael Gross, Eva Lezzi et Marc R. Richter «*Un monde qui avait perdu sa réalité...: Survivants juifs de l'Holocauste en Suisse*», des destins de survivants suisses ont été rapportés pour la première fois dans un ouvrage de façon scientifique. Les personnes décrites dans le livre étaient liées au Centre de contact. D'autres mémoires de témoins ont suivi dont nous donnons une sélection à la fin de cet article.

C'est notamment l'engagement de membres du Centre de contact qui a permis à la fin des années 90 de donner un visage et une voix aux survivants juifs en Suisse. La Suisse officielle et certaines grandes banques ayant été contraintes, dans le contexte des «fonds en déshérence», de s'in-

téresser en profondeur à leur implication dans l'Holocauste, les témoins juifs de Suisse de l'époque ont dès lors bénéficié également de l'attention d'institutions politiques et économiques influentes. Grâce au Fonds en faveur des victimes de l'Holocauste/Shoah dans le besoin, des instituts bancaires suisses, la Banque nationale suisse ainsi que l'économie privée ont fini par s'engager au niveau international en faveur des survivants de la persécution nazie des Juifs.

LA MÉMOIRE DE L'HOLOCAUSTE: UN SUJET D'INTÉRÊT INTERNATIONAL

La dimension internationale du génocide perpétré contre les Juifs et la prise de conscience grandissante que l'Holocauste représente une rupture sans précédent dans la civilisation, qui devait à terme être reflétée de manière durable par la politique, a également abouti à un travail de coopération permanent entre le Centre de contact et les autorités fédérales suisses. A l'initiative de l'ancien premier ministre suédois Göran Persson, une Task Force for International Cooperation on Holocaust Education, Remembrance and Research, (ITF) a été constituée en 1998. En 2013, ce groupe a pris le nom de International Holocaust Remembrance Alliance (IHRA). L'objectif de cette institution est de créer un forum où les scientifiques chargés des questions en lien avec l'Holocauste peuvent présenter aux autorités les résultats de leurs recherches. Les Etats membres, plus de 30 aujourd'hui, sont appelés à s'engager pour un examen de l'implication de leur pays dans le génocide et pour une culture de la mémoire appropriée. La Suisse a rejoint l'ITF/IHRA en 2004.

La préoccupation centrale de l'IHRA est de transmettre des connaissances sur l'Holocauste aux générations futures. Dans cette optique, la proclamation en 2005 d'une Journée internationale dédiée à la mémoire des victimes de l'Holocauste (27 janvier 1945, libération du camp d'Auschwitz-Birkenau) par l'ONU a constitué une étape symbolique importante. Les rencontres avec des témoins représentent actuellement, y com-

pris en Suisse, une part essentielle des activités organisées lors de cette journée commémorative. La question de savoir comment seront transmises les expériences de l'Holocauste lorsque les témoins de l'époque seront morts est un thème crucial.

Comme les Etats membres de l'IHRA doivent régulièrement faire part de leur engagement en faveur du travail de mémoire et de recherche sur l'Holocauste, un groupe d'accompagnement a été créé en Suisse informant la délégation fédérale avant les rencontres de l'IHRA sur les différentes activités dans ces domaines. Parmi les organisations impliquées figure également le Centre de contact. Ainsi, depuis une dizaine d'années, les survivants de l'Holocauste en Suisse sont en contact permanent avec d'éminents représentants des autorités helvétiques. La Confédération est tributaire de la coopération des survivants si elle souhaite rendre compte dans le cadre de l'IHRA de la manière dont le pays aborde l'Holocauste. C'est de cette coopération au final qu'est née la série de cahiers de mémoires. La réception organisée au Palais fédéral le 27 janvier 2011 à l'occasion de la dissolution officielle du Centre de contact en tant qu'association symbolise ce rapprochement entre les survivants de l'Holocauste et le gouvernement suisse.

RECONNAISSANCE ET CONSIDÉRATION DE LA SUISSE OFFICIELLE

L'évolution surprenante d'un petit groupe d'entraide en marge de la société en une organisation reconnue au plus haut niveau par les autorités gouvernementales est perceptible à travers les paroles d'Ivan Lefkovits prononcées le 27 janvier 2011: «Pour la première fois, nous – les membres du Centre de contact – ne nous retrouvons pas entre nous, mais dans un autre milieu, un milieu différent, et nous pouvons réfléchir à ce que cela signifie d'être reçus ici, solennellement. Nous devrions nous arrêter un instant et réfléchir à la façon dont les temps ont changé, notre environnement a changé, et dont nous avons changé.»

Il est difficile d'apprécier dans quelle mesure les actions des membres du Centre de contact ont pu influencer durablement la prise de conscience des Suisses dans la perception de l'Holocauste. Pourtant, il est indéniable que cette petite organisation a atteint un objectif majeur en donnant un visage et une voix aux survivants de l'Holocauste en Suisse.

La reconnaissance des victimes de l'Holocauste dans leur pays de la part de la Suisse officielle, dans le cadre du Centre de contact, résulte de l'engagement d'hommes et de femmes extraordinaires qui, malgré les pires expériences, ont toujours cherché à dialoguer avec leurs semblables. Même si certains d'entre eux en Suisse n'ont pas eu une vie facile, leurs souvenirs souvent sont marqués par une profonde gratitude envers leur nouveau pays d'accueil. Ayant vécu l'arbitraire terrible et meurtrier dont s'était rendu coupable un Etat, ils étaient à même d'apprécier les réalisations d'une démocratie solidement ancrée. Il n'est certainement pas présomptueux de désigner la plupart d'entre eux comme des patriotes suisses critiques, qui représentent la meilleure façon d'assumer ses devoirs de citoyens.

Mon père n'était plus de ce monde lorsque ses mémoires ont été publiés. Mais son histoire, comme celle d'une bonne douzaine d'autres survivants, continuera de vivre grâce à la publication de cette série. Même le sourire joyeux, sur l'unique photo qui nous reste d'elle, de ma tante Franciszka tuée à l'âge de 15 ans, laissera, en dépit du racisme meurtrier de l'Allemagne nazie, une trace durable de ce souvenir. Ce n'est pas beaucoup, mais c'est déjà d'un grand réconfort.

DANIEL GERSON

Représentant de la Suisse dans le groupe de travail Académique de l' IHRA.
Historien à l'Institut de judaïsme de l'Université de Berne.

Mémoires publiés de survivants de l'Holocauste en Suisse (sélection):

CZARNECKI, JERZY

Mein Leben als «Arier», Constance 2002.

FAYON, RUTH ET VALLÉLIAN, PATRICK

«Auschwitz en héritage», Neuchâtel 2009.

GELBART, NATHALIE

«B-8326 Ein Überlebender des Holocaust. Biographie meines Grossvaters»,
Zurich 2008.

GRABER, SHLOMO

Schljame.

Von Ungarn durch Auschwitz-Birkenau, Fünfteichen und Görlitz nach Israel.
Jüdische Familiengeschichte 1859–2001, Constance 2002.

RÜBNER, KURT ET RÜBNER-BRESZLAUER, CATHERINE

«Nos chemins vers la liberté», Neuchâtel 2012.

TOMAN, SIGMUND, HONSBERGER, MICHÈLE ET

MOURON, MARTINE

«Vous, vous savez, mais moi je ne sais pas.», Neuchâtel 2008.

WICKI-SCHWARZSCHILD, MARGOT ET HANNELORE

«Als Kinder Auschwitz entkommen», Constance 2011.



PARTIE V

POSTFACE

MOMENTS SOLENNELS ET ÉMOUVANTS

En septembre 2008, le chef de la délégation suisse auprès de l'International Holocaust Remembrance Alliance (IHRA) et son suppléant ont, tous deux, adressé une lettre de félicitations à la Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust pour le lancement de leur projet de cahiers de mémoires. Ils ont rappelé l'importance de tels témoignages, en particulier pour les efforts de sensibilisation de la jeune génération à la tolérance et aux droits de l'homme. Mais pas uniquement: «Solche Niederschriften stellen auch die stärksten Beweise gegen die Holocaustleugnung dar», ont-ils ajouté.

Ils ont également assuré leur plein soutien aux responsables du projet. Depuis lors, les cahiers ont été publiés par séries de trois et l'intérêt qu'ils ont suscité n'a cessé de grandir. En 2011, une salle du Palais fédéral a servi de cadre à une cérémonie dont le lecteur a pu découvrir les photos et les allocutions dans les pages qui précèdent. Elles en montrent bien le caractère solennel et émouvant: les 12 premiers cahiers de mémoires ont été officiellement remis à Madame Ruth Dreifuss, ancienne présidente de la Confédération, et les rescapés ont décidé, dans la dignité, de dissoudre leur association.

La parution du présent volume et des trois derniers cahiers de mémoires marque la dernière étape importante de ce projet. Celle-ci intervient dix ans après l'admission de la Suisse au sein de l'IHRA. Nous aurions difficilement pu rêver d'un plus beau cadeau d'anniversaire!

Le Professeur Ivan Lefkovits a été la cheville ouvrière de ce projet dès son origine. Nous tenons à lui exprimer ici notre vive reconnaissance pour son engagement constant et exemplaire. Le titre qu'il a choisi pour son propre témoignage «Bergen-Belsen: accompli – inaccompli» (cahier No 8) illustre aussi parfaitement la nature de ce projet. Celui-ci est «accompli» de magnifique manière avec la parution de 15 cahiers et de ce volume.

Simultanément, une nouvelle vie s'ouvre, ou se poursuit, pour ces témoignages. Nous formulons le vœu qu'ils puissent inspirer à chacune et à

chacun, en particulier à la jeune génération, une réflexion et une action dans le sens du respect de la dignité de chaque être humain!

BENNO BÄTTIG

Secrétaire général du Département fédéral des affaires étrangères.

Chef de la délégation suisse auprès de l'IHRA.

BERNARD WICHT

Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique.

Chef suppléant de la délégation suisse auprès de l'IHRA.

La parution du présent volume et des trois derniers cahiers de mémoires marque la dernière étape importante de ce projet. Celle-ci intervient dix ans après l'admission de la Suisse au sein de l'IHRA (International Holocaust Remembrance Alliance). Nous aurions difficilement pu rêver d'un plus beau cadeau d'anniversaire!

Les quinze témoignages ont été recueillis et soigneusement édités avant d'être présentés au public. Les auteurs ont donné d'eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient donner. Tous se sont surpassés dans cette entreprise, qu'ils soient membres du Centre de contact pour survivants de l'Holocauste ou simples particuliers n'ayant pas souhaité obtenir le statut de membre «officiel» du centre. Les auteurs n'ont pas cherché à livrer de la grande littérature. Ils ont simplement voulu coucher leur témoignage sur le papier. Et c'est ce que chacun d'entre eux a fait.

Le Professeur Ivan Lefkovits a été la cheville ouvrière de ce projet dès son origine. Le projet a été porté par l'ensemble du comité du Centre de contact et par quelques membres qui se sont spontanément portés volontaires.

Après des décennies de silence, les auteurs ont commencé à parler de leur passé et ils ont osé franchir cet énorme pas qui consiste à rédiger de manière structurée ce qui n'était jusqu'alors que paroles échangées entre amis. Il serait présomptueux de penser que, avec leurs messages, les auteurs peuvent éveiller les consciences et transformer le monde. Et il est d'ailleurs sans importance que ces récits soient lus par dix personnes ou par des dizaines de milliers de personnes. Les témoignages font et feront toujours partie intégrante de l'histoire de l'Holocauste.